This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

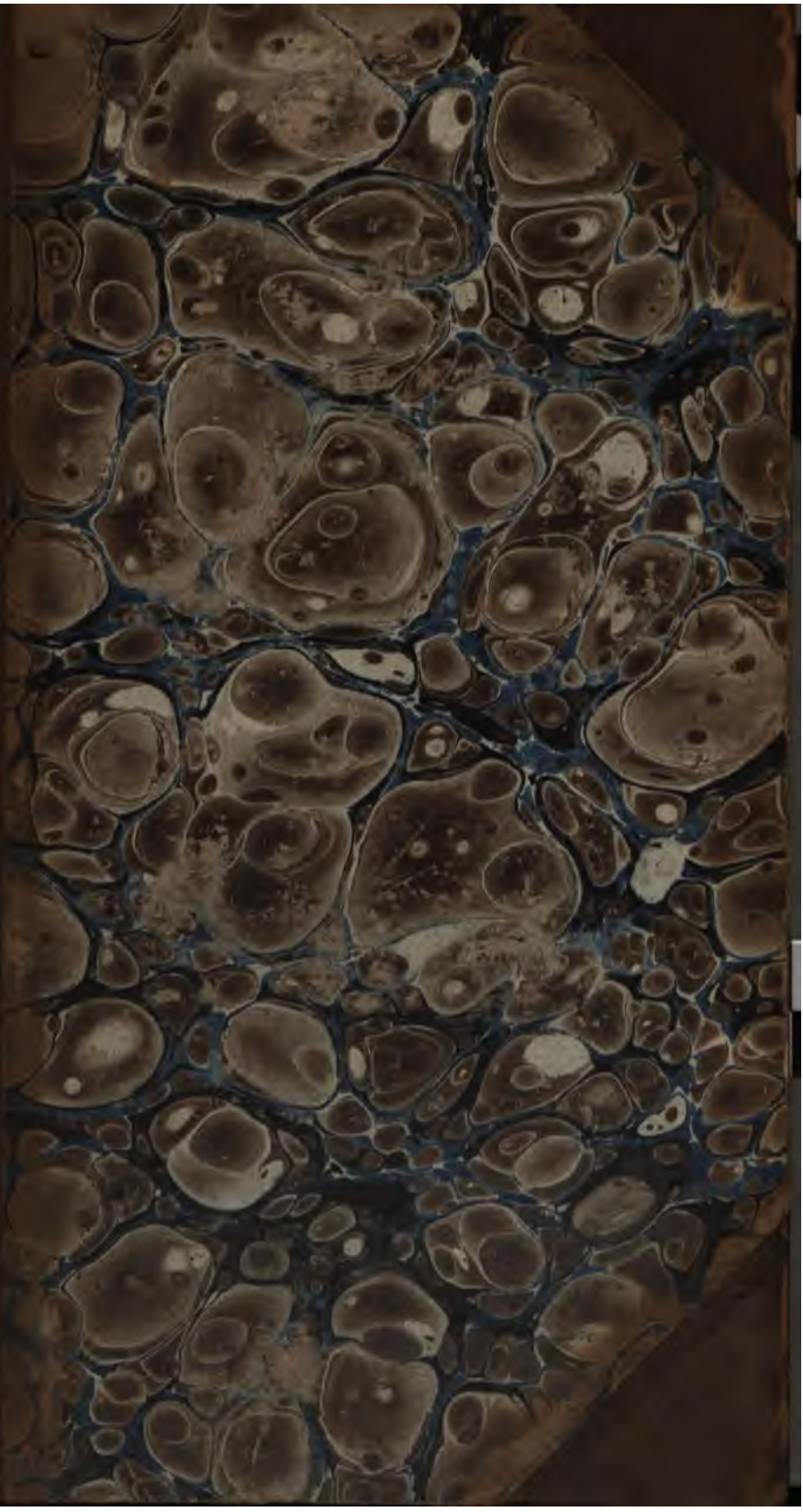
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



600007016K

32.

364.

EXPÉDITION

D'ANNIBAL

EN ITALIE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

Long
9
M. Brenner
Bri
Y R O L
Ger. R.

DE L'EXPÉDITION
D'ANNIBAL
EN ITALIE,

ET

DE LA MEILLEURE MANIÈRE D'ATTAQUER ET DE DÉFENDRE LA PÉNINSULE ITALIENNE,

AVEC UNE CARTE.

PAR LE BARON FÉLIX DE BEAUJOUR,
DÉPUTÉ DE MARSEILLE.

Ut si occupati, profuimus aliquid civibus nostris, prosimus etiam, si possumus, otiosi. Tusc. L. I.

PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB,
— DELAUNAY, PALAIS-ROYAL.

M DCCCXXXII.

364.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

AVANT-PROPOS.

J'ai décrit la marche d'Annibal en Italie pour faire le pendant de celle d'Alexandre en Asie; et comme l'une a été imprimée dans mon Voyage militaire en Turkie, j'ai cru devoir ici faire imprimer l'autre, afin que les militaires puissent les comparer et les juger. Ces deux marches ont également contribué à perfectionner l'art militaire chez les Grecs et chez les Romains; mais elles ont eu des résultats bien différents pour le bonheur du genre humain: l'une a hâté le développement de la civilisation en Asie, l'autre l'a retardé en Italie; et voilà pourquoi Alexandre a toujours été placé dans l'estime des hommes avant Annibal, quoique celui-ci ait été peut-être un plus grand homme de guerre, parce que les nations éclairées n'ap-

précient les hommes que par le bien qu'ils ont fait à l'humanité.

J'ai suivi dans ma narration Polybe de préférence à Tite-Live, et je ne me suis servi du dernier que pour remplir les lacunes du premier. Tite-Live lui-même n'a souvent fait que copier Polybe, et il l'a quelquefois gâté en cherchant à l'embellir. N'ayant pas le même talent, je n'ai pas eu la même prétention; et je dois avouer, à la louange de tous les deux, qu'il est aussi difficile d'imiter la concision de l'un que l'élégance de l'autre.

On compte en France plus de cent auteurs qui ont écrit sur l'expédition d'Annibal; mais la plupart d'entre eux n'ont fait qu'embrouiller le sujet, au lieu de l'éclaircir. Les écrivains militaires sont les seuls dont on puisse tirer quelques éclaircissements. Ceux qu'on doit consulter de préférence aux autres sont Folard, Guischard, Maiseroi et surtout le général Frédéric Guillaume qui, dans son Histoire des campagnes d'Annibal en Italie, a recueilli tous les faits militaires relatifs à cette expédition. Les lecteurs qui ne voudront ou ne pourront pas aller chercher ces faits chez les anciens, les trouveront presque tous con-

signés dans l'ouvrage de ce général. J'ai suivi moi-même une autre méthode que cet écrivain, en n'insérant dans mon récit que les faits qui m'ont paru vrais ou vraisemblables, parce que j'ai désiré que mes lecteurs pussent recueillir quelque fruit de mon travail.

DE L'EXPÉDITION
D'ANNIBAL
EN ITALIE,

ET

DE LA MEILLEURE MANIÈRE D'ATTAQUER ET DE DÉFENDRE LA PÉNINSULE ITALIENNE.

L'EXPÉDITION d'Annibal en Italie est une des plus belles qui aient été célébrées dans l'histoire. On l'a comparée aux marches de Xénophon et d'Alexandre en Asie, et elle est plus féconde en instruction militaire : j'ai fait connaître ailleurs (1) ces deux marches. Je vais d'abord indiquer ici celle d'Annibal, et j'exposerai ensuite comment on pourrait attaquer et défendre l'Italie. Je proteste contre les intentions que l'on pourrait me prêter : les miennes ont été pures, et mon dessein n'a pas été de susciter des guerres, mais au contraire de les abréger quand elles sont entreprises.

(1) Dans le Voyage militaire en Turkie, 2 vol. in-8°, avec atlas, 1829, imprimerie de Firmin Didot.

SECTION PREMIÈRE.

DE L'EXPÉDITION D'ANNIBAL EN ITALIE.

Le bassin de la Méditerranée est coupé en deux par l'île de Sicile et par celle de Malte. Lors de l'expédition d'Annibal, les Grecs dominaient seuls dans le bassin oriental; mais les Romains et les Carthaginois se disputaient le bassin occidental. La première guerre punique avait fini par le partage à peu près égal de ce dernier bassin entre les uns et les autres. Les Romains en occupaient le pourtour septentrional, depuis le détroit de Sicile jusqu'à l'Ebre, et les Carthaginois le pourtour méridional, depuis le canal de Malte jusqu'aux colonnes d'Hercule. Restait entre deux la côte Hispanique, au-delà de l'Ebre, où les Carthaginois s'établirent les premiers et bâtirent Carthagène; mais Sagonte, bâtie sur la même côte et alliée des Romains, ayant mieux aimé périr dans un siége que de se rendre aux Carthaginois, ceux-ci aigris par l'opiniâtre résistance des Sagontins et surtout par les conditions humiliantes

du dernier traité, qui leur avait ravi la Sicile et la Sardaigne, rompirent la paix les premiers, et chargèrent Annibal, l'ennemi juré des Romains, de leur porter la guerre jusqu'au sein de l'Italie. Ce général, après avoir soumis Sagonte et toute la côte Hispanique, depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à l'Ebre, passa le fleuve à la tête de 50 mille hommes de pied, Africains ou Espagnols, et de 9 mille chevaux, la plupart Numides, accompagnés de 37 éléphants, et marcha sur l'Italie, en côtoyant le littoral de la Gaule Narbonaise; mais ayant appris dans sa marche que le consul Publius Cornélius Scipion avait débarqué près de Marseille une armée consulaire (1) de deux légions romaines et de deux légions alliées, ou d'environ 20 mille hommes, et s'était avancé au-devant de lui jusqu'aux bouches du Rhône, Annibal comprit alors qu'il lui serait bien difficile de pénétrer en Italie le long du littoral, où il pourrait être arrêté à chaque pas par l'armée romaine, et il résolut de la tourner sur son flanc gauche, à travers les Alpes, pour lui couper ses communications par terre avec Rome.

---

(1) Une armée consulaire était composée de deux légions romaines et de deux légions alliées ou italiques, chacune de 4 à 5 mille fantassins et de 2 à 5 cents cavaliers, ou d'environ neuf dixièmes d'infanterie et d'un dixième de cavalerie.

Il y avait alors d'Espagne en Italie deux chemins : le plus beau était celui de Marseille et de la côte Ligurienne; mais il était le plus long. Le plus court s'élevait sur les Alpes par le pays des Vocontiens; mais il était le plus difficile : c'est celui que prit Annibal. Dans ce dessein, il se dirigea vers le nord, en approchant du Rhône qu'il alla passer à quatre journées de son embouchure, pour dérober sa marche à Scipion. Puis il remonta pendant quatre marches le fleuve sur sa rive gauche jusqu'à l'un de ses principaux affluents; et là, tournant à l'est, il alla en neuf autres marches franchir les Alpes au col Taurinien, vers les sources de la Durance, et descendit avec un affluent du Pô dans la plaine de Turin, après avoir perdu dans sa marche, depuis l'Espagne jusqu'en Italie, plus de la moitié de son armée, réduite alors à 20 mille fantassins, Africains ou Espagnols, et à 6 mille cavaliers, en tout à 26 mille hommes. Voilà quelle fut sa marche d'Espagne en Italie à travers la Gaule; c'est ainsi qu'elle nous est donnée par tous les historiens, presque sans indication d'autres lieux, parce que ce pays était encore alors peu habité.

Annibal arriva dans la plaine de Turin vers la fin de l'automne de l'an 218 avant notre ère, après avoir employé cinq mois et demi dans sa marche, depuis son départ d'Espagne jusqu'à sa

descente en Italie : ce qui prouve qu'il était parti de Sagonte vers le commencement du printemps.

Sa marche depuis Sagonte jusqu'au Rhône est facile à indiquer. Il paraît qu'il suivit la côte de la Méditerranée ou du moins qu'il s'en écarta peu, qu'il passa l'Ebre vers Tarragone, qu'il sortit de l'Espagne vers Perpignan, et qu'il suivit la route de Perpignan par Narbonne et Nîmes à Beaucaire; d'où il s'éleva vers Avignon, pour aller passer le Rhône au-dessus de son confluent avec la Durance (1).

Annibal dut passer le Rhône au-dessus de ce confluent, pour n'avoir pas deux rivières à traverser, et parce que le passage était plus facile au-dessus qu'au-dessous. Scipion, qui cherchait à l'arrêter dans sa marche, se porta d'abord au-devant de lui; mais il paraît qu'il n'osa pas traverser la Durance, ni pousser ses reconnaissances au-delà de Saint-Remy et de Barbantane; et pen-

(1) Quelques militaires très-instruits, parmi lesquels on pourrait citer un nom célèbre, croient qu'Annibal passa le Rhône devant Tarascon, sans passer la Durance vers son embouchure, parce que cette rivière allait alors se jeter d'Orgon dans la mer par la Crau d'Arles, et qu'il alla ensuite par la route d'Apt passer la Durance vers Sisteron et les Alpes au col de l'Argentière ou au mont Viso; mais cette opinion est purement conjecturale, et ne peut pas être étayée du témoignage de l'histoire.

à la Saône, comme à l'Isère et même à la Drôme; et ce qui semble indiquer l'Isère plutôt que la Saône, c'est que cet affluent n'était éloigné du lieu, où Annibal traversa le Rhône, que de quatre marches, tandis que la Saône en est éloignée de huit au moins. On pourrait croire avec plus de raison que cet affluent est la Drôme, et qu'Annibal s'éleva sur les Alpes par le pays des Vocontiens ou par Die et Gap; d'où il serait allé à travers la Durance franchir les Alpes au mont Viso, pour descendre avec le Pô dans la plaine de Turin; mais il n'y a aucune vraisemblance qu'Annibal ait pu remonter le Rhône depuis Avignon jusqu'à Lyon en quatre marches, et qu'il ait franchi les Alpes au mont Saint-Bernard. La seule raison plausible que l'on allègue est le nom d'*Alpes Pennines* donné depuis au groupe de montagnes situées plus au nord, et où l'on a trouvé quelques vieilles monnaies oblitérées et gratuitement prétendues *Puniques;* mais cette raison est plus spécieuse que solide. La marche par le mont Cénis, en remontant l'Isère, et celle par le mont Genèvre ou par le mont Viso, en remontant d'abord la Drôme et puis la Durance, sont l'une et l'autre plus vraisemblables, parce qu'elles s'adaptent mieux à la configuration du terrain, et qu'elles concilient tous les auteurs anciens et surtout Polybe et Tite-Live. On pour-

rait même croire que le nom d'*Alpes Pennines*, en supposant que ce mot n'est qu'une altération du mot *Poeni*, n'a été donné au groupe des monts situés au nord du mont Saint-Bernard, qu'après le passage d'Asdrubal, postérieur de plusieurs années à celui d'Annibal, et qui, ayant eu lieu vraisemblablement au col du Saint-Bernard, a pu être confondu avec le premier par les auteurs anciens.

Il paraît donc vraisemblable qu'Annibal franchit les Alpes au mont Cénis ou au mont Genèvre (1), et qu'il descendit en Italie par le pas

(1) Mon opinion, qui est le résultat de mes observations sur les lieux et de la comparaison des auteurs anciens, est qu'Annibal passa le Rhône vers Avignon, qu'il le remonta sur sa rive gauche jusqu'à Valence, vers son confluent avec l'Isère, qu'ensuite il remonta l'Isère sur sa rive gauche jusque vers Grenoble, puis la Romanche jusqu'au mont Lautaret; d'où il s'éleva vers les sources de la Durance par Briançon sur le mont Genèvre, pour descendre par Sézane et avec la Doira dans la vallée du Pô vers Turin. Cette marche est celle qui se concilie le mieux avec les historiens anciens et la configuration du terrain. La route par le mont Genèvre était d'ailleurs la plus fréquentée du temps des Romains : c'était alors la grande route de l'Italie, et elle le redeviendra un jour, quand on aura ouvert celle du Lautaret, qui est plus courte et plus facile que la route du mont Cénis. Mais cette opinion n'est que vraisemblable, et je n'ai pas dû la faire entrer dans le texte, pour laisser aux savants le champ libre, et le plaisir

de Suze ou par celui de Fénestrelles. Il y a sur ces deux routes, et plus particulièrement sur la dernière, plusieurs positions élevées, et entre autres celle du village de Balbotet, d'où l'on découvre les plaines du Pô, qu'Annibal montra à son armée, avant de descendre dans la plaine de Turin.

Quoi qu'il en soit, dès que Scipion eut appris qu'Annibal avait franchi les Alpes, il envoya deux de ses légions en Espagne avec son frère Cnœus, et ramena lui-même les deux autres sur sa flotte, en côtoyant le littoral Ligurien depuis Marseille jusqu'à Pise, où il prit deux autres légions nouvellement levées en Étrurie par les préteurs Manlius et Attilius, pour marcher en toute hâte avec ces quatre légions au-devant d'Annibal qui s'avançait de Turin dans le cœur de l'Italie à marches forcées.

Scipion franchit sans obstacle les Apennins au-dessus de Lucques, et descendit dans la vallée du Pô vers Plaisance, colonie romaine. Là, après avoir rallié à son armée plusieurs corps de cavalerie gauloise, il passa le fleuve sur un pont de bois, et marcha droit à Annibal qui s'avançait

---

de disputer entre eux sur un objet qui n'intéresse au fond que peu les militaires, puisque les opérations des deux armées ne commencèrent réellement qu'au combat du Tésin.

rapidement en côtoyant le Pô sur sa rive gauche. Les deux armées, de force à peu près égale et de 25 à 30 mille hommes chacune, se rencontrèrent vers le confluent du Tésin. Scipion avait déjà passé la rivière vers Pavie sur un pont de radeaux, et Annibal battait toute la plaine avec sa cavalerie. Les deux généraux, en présence l'un de l'autre, se formèrent de suite en bataille (1). Scipion plaça sur le front de ses légions sa cavalerie gauloise et sur leurs flancs sa cavalerie romaine, et Annibal plaça sur le front de son infanterie sa cavalerie espagnole et sur ses flancs sa cavalerie numide. Les cavaliers des deux armées en vinrent bientôt aux mains; mais, pendant que la cavalerie espagnole escarmouchait avec la cavalerie gauloise, la cavalerie numide tourna les légions romaines qui, ayant une rivière à dos, ne purent la repasser sans se rompre, et qui auraient été exterminées dans la plaine à l'est du Tésin, vers Pavie, si le général romain ne se fût hâté de repasser le Pô sur le pont de Plaisance, et de le faire couper après son passage. Quoique dangereusement blessé dans le combat, et abandonné aussitôt après par la cavalerie gauloise qui avait passé du camp des Romains dans celui des Car-

(1) Le combat du Tésin dut se livrer entre le village de Travédo et celui de Limido, vis-à-vis Pavie.

thaginois, Scipion ne quitta pas le commandement de son armée, et alla prendre position derrière la Trébia (1), en se rapprochant des Apennins, pour conserver ses communications libres avec le littoral de la Ligurie et avec sa flotte. Annibal le suivit; et ayant traversé le Pô sur des radeaux, vers Stradella, au-dessus de Plaisance, pour ne pas hasarder le passage en présence de l'armée romaine, il mit toute la cavalerie numide aux trousses de cette armée, et l'accula au pied des Apennins.

La plupart des historiens ont vanté les manœuvres de Scipion après le combat du Tésin, et il faut avouer que ce général fit une belle retraite, en se repliant successivement derrière la ligne du Tésin et derrière celle du Pô et de la Trébia; mais il avait fait une grande faute, en donnant la bataille au-delà du Tésin avec une rivière à dos. S'il se fût arrêté en-deçà de la rivière, vers son confluent et à la hauteur de Stradella, où la vallée du Pô est resserrée par les Apennins et paraît coupée en deux, l'armée carthaginoise n'eût pu venir à lui qu'à travers le Tésin, ou en défilant de l'autre côté de la vallée sur la rive droite du Pô. Dans le premier cas, il aurait pu la combattre au passage

(1) Il paraît qu'il établit son camp entre Plaisance et Niviano, sur la rive droite de la Trébia.

du Tésin, et mettre en sa faveur toutes les chances du combat, et dans l'autre l'arrêter au défilé de Stradella. Il aurait même pu, en ramenant de Marseille par mer son armée, au lieu d'aller la débarquer vers Pise, la débarquer vers Gènes, franchir les Apennins au col de la Bocchetta, descendre avec la Scrivia ou avec la Trébia sur le Pô, et à cheval sur ce fleuve, par le pont de Plaisance, fermer avec un simple détachement le défilé de Stradella, et occuper avec son armée la ligne du Tésin, suffisamment défendue par le volume de ses eaux : il eût ainsi enfermé Annibal dans la vallée supérieure du Pô, et couvert toute la vallée inférieure; car ces deux vallées étant séparées par le défilé de Stradella, le meilleur moyen de défendre l'accès de l'une à une armée qui occupe l'autre, c'est de garder ce défilé.

La position, qu'il prit derrière la Trébia après le combat du Tésin, était bonne sans doute pour lui conserver ses communications avec le littoral de la Ligurie et avec sa flotte; mais elle ne valait rien pour couvrir la vallée inférieure du Pô, où Annibal fit un grand butin, et où il éparpilla son armée pour la faire vivre plus commodément, jusqu'à ce qu'enfin il crut devoir la concentrer entre le Tidone et la Trébia, à l'approche du consul Tibérius Sempronius qui, ayant appris la défaite de son collègue, était accouru à son secours par

la route de Rimini, avec une armée consulaire de quatre légions. Les deux consuls, réunis alors dans le même camp avec une armée double, forte de 40 mille hommes, ou de 36 mille fantassins et de 4 mille cavaliers, résolurent de livrer une nouvelle bataille à Annibal, qui, quoique maître de toute la plaine, n'avait encore pu réunir lui-même dans son camp, avec tous les renforts gaulois, plus de 20 mille hommes de pied et de 10 mille chevaux. L'armée romaine n'était plus séparée de l'armée carthaginoise que par la Trébia coulant entre deux dans un ravin profond, où Annibal avait caché mille cavaliers numides mêlés avec autant de fantassins. Scipion, retenu dans son lit à cause de sa blessure, avait abandonné le commandement à Sempronius, tout en lui conseillant d'ajourner la bataille, et de ne la recevoir que derrière la Trébia, ou sur la rive droite de cette rivière, au lieu d'aller la donner au-delà; mais Sempronius, présomptueux de son naturel et emporté par son ardeur, sort de son camp malgré les conseils de son collègue, passe la Trébia à gué avec toute sa cavalerie suivie des légions, et va présenter la bataille à l'armée carthaginoise (1). On était alors au commencement de

(1) Il paraît que la bataille se donna près du village de Casaliggio, sur la rive gauche de la Trébia, au sud-ouest de

l'hiver : l'air était froid, humide, neigeux, et la Trébia gonflée par les torrents descendus des Apennins ; les chevaux avaient de l'eau jusqu'au poitrail, et les fantassins jusqu'à l'aisselle. A l'approche de l'armée romaine, Annibal range son infanterie en phalange sur une seule ligne, mais très-profonde pour pouvoir résister au choc des légions, sa cavalerie sur les deux flancs, mais avec des intervalles pour y placer ses éléphants et étendre sa ligne. Sempronius de son côté, après avoir jeté toute sa cavalerie sur ses ailes, s'avance fièrement au petit pas dans la plaine, à la tête de ses légions rangées sur trois lignes, selon l'usage des Romains (1). La cavalerie carthaginoise, fort supérieure en nombre à la cavalerie romaine, charge de suite cette cavalerie et la replie sur l'infanterie qui, prise de flanc et à dos par la ca-

---

Plaisance. La plaine de Casaliggio n'est séparée de celle de Marengo que de quelques marches; en sorte que deux des plus célèbres batailles des temps anciens et modernes se sont données à peu de distance l'une de l'autre.

(1) Pour avoir une idée de la formation des légions romaines en bataille, on peut voir ce que j'ai dit dans la Théorie des Gouvernements, livre V, chap. 7, et je ne crois pas devoir ici me répéter : je rappellerai seulement que les hastaires étaient en première ligne, rangés par manipules, avec des intervalles égaux à leur front, les princes en seconde ligne, derrière les intervalles des hastaires, et les triaires en troisième ligne, derrière les intervalles des princes.

valerie numide cachée dans le ravin de la Trébia, est culbutée en un clin d'œil et mise en déroute. Il n'y eut que la première ligne des légions, composée d'environ 10 mille hommes, qui se voyant coupée de son camp placé derrière la rive droite de la Trébia, se forma en colonne, passa sur le corps à toute l'armée carthaginoise et se retira en bon ordre, les rangs serrés, à travers la plaine, jusque dans Plaisance, en repassant la Trébia vers son embouchure. Près de 20 mille légionnaires périrent dans cette bataille. Annibal n'y perdit qu'un petit nombre de ses soldats; mais presque tous souffrirent de la rigueur du froid, et de tous ses éléphants, il ne put en sauver qu'un seul.

Ainsi finit la première campagne d'Annibal en Italie, où ce général triompha par son habileté des obstacles de la nature et du courage des Romains; mais il perdit au passage des Alpes la moitié de son armée, perte qu'il aurait pu éviter, ou du moins diminuer, s'il avait passé les Alpes plus tôt et avant l'automne. Annibal prit ses quartiers d'hiver dans la vallée du Pô, autour de Plaisance, après s'être assuré d'une place d'armes voisine, de celle de Clastidium ou Casteggio (1); et le prin-

(1) Casteggio, entre la Trébia et la Scrivia, près de Voghéra, sur la direction de la route de Gènes à Pavie.

temps venu, il se disposa à traverser les Apennins pour marcher sur Rome.

Deux routes y conduisaient: l'une par Ariminum ou Rimini et par l'Ombrie, l'autre par Arétium ou Arezzo et par la Tyrrhénie ou l'Étrurie, celle-ci plus courte, mais plus difficile, parce qu'elle était très-marécageuse. Dans l'incertitude de celle que l'ennemi suivrait, les deux nouveaux consuls, Cnœus Servilius et Caius Flaminius, qui avaient succédé à Sempronius et à Scipion, étaient venus l'attendre sur l'une et l'autre de ces routes : le premier à Rimini, le second à Arezzo, chacun avec une armée consulaire de quatre légions. Flaminius passait pour le plus présomptueux des deux consuls, et c'est ce qui détermina Annibal à aller de préférence au-devant de lui vers Arezzo et à prendre la route de l'Étrurie. Cette route se divisait, en sortant de la vallée du Pô, en deux branches : l'une traversait les Apennins au-dessus de Parme et descendait par Lucques dans la vallée de l'Arno, vers Pise : l'autre traversait les Apennins au-dessus de Bologne et descendait sur l'Arno, par Fiésole, vers Florence. Annibal prit la première, parce qu'elle était la plus courte ; et après avoir franchi les Apennins au-dessus de Lucques et être descendu sur l'Arno vers Pise, il remonta le fleuve sur sa rive droite, jusqu'à la jonction des deux routes, et le passa au-dessous de Fié-

sole. Mais là le chemin se divisait encore en deux branches : l'une conduisait à Rome par Arezzo et Pérouse, l'autre par Sienne et Clusium ou Chiusi, toutes les deux à travers la vallée du Clanis ou de la Chiana. Annibal suivit la dernière, quoique la plus difficile, pour chercher à tourner Flaminius toujours campé à Arezzo, et lui couper ses communications avec Rome, s'il restait dans son camp, ou, s'il en sortait, pour l'amener à une action générale. L'armée carthaginoise fit une marche très-pénible, même après être sortie des Apennins : les fantassins et les chevaux eurent quatre jours et trois nuits les pieds dans l'eau, la plupart des chevaux perdirent le sabot, et Annibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restât, fut atteint d'une fluxion à la tête qui lui fit perdre un œil; mais il n'est pas aisé de déterminer si ce fut dans la vallée de l'Arno ou dans celle de la Chiana, que son armée eut le plus à souffrir. Quoi qu'il en soit, après avoir essuyé tant de fatigues, elle arriva enfin sur les flancs de l'armée romaine. Dès qu'on l'eut dépassée, Annibal porta le fer et la flamme dans toute la campagne pour attirer à lui Flaminius. Celui-ci accourut imprudemment pour couvrir le pays et suivit l'armée carthaginoise, qui eut l'air de prendre chasse devant lui. Cependant Annibal avançait toujours sur le chemin de Rome, laissant

les montagnes voisines de Cortone à sa gauche, et le lac de Trasimène à sa droite. Dès qu'il se fut bien assuré par ses coureurs que Flaminius le suivait, il alla reconnaître en personne le terrain qui était devant lui, et y choisit son champ de bataille. Il trouva sur sa route même un vallon assez uni, bordé au nord par une chaîne de montagnes, au sud par le lac de Trasimène, et fermé à son extrémité orientale par une colline escarpée et de difficile accès. Entre le lac et le pied des montagnes était un défilé étroit qui conduisait dans le vallon. Annibal fit filer son armée par ce défilé, et gagna la colline du fond, sur laquelle il rangea son infanterie et dont il couronna le sommet : puis il plaça à sa droite, sur la pente des montagnes, tous ses gens de trait, et à sa gauche, vers les bords du lac, toute sa cavalerie, qu'il masqua dans des plis du terrain ou derrière des broussailles, et qu'il étendit le long du vallon, de manière qu'elle touchait presque au défilé par où l'on y entrait. Dans cette attitude, il attendit de pied ferme Flaminius qui le suivait à un jour de marche (1). Le soir l'armée ro-

(1) Ce champ de bataille est facile à reconnaître sur le chemin de Cortone à Pérouse, au nord du lac de Trasimène. En approchant du lac, on passe un ruisseau qui descend des montagnes situées au nord, et qui parcourt un vallon irrégulier d'un mille

maine vint camper près du lac; et comme elle reconnut que ce défilé n'était pas gardé, elle y entra le lendemain sans défiance. Il s'était élevé

---

et demi de long, au sortir duquel on entre dans le défilé où l'on voit le village de Passignano; et à un mille et demi plus loin, on passe un autre ruisseau sorti des montagnes qui sont situées à l'est, et sur lesquelles on s'élève par une pente douce, quand on va à Pérouse. Il y a environ trois milles italiens d'un ruisseau à l'autre : c'est à peu près l'espace que pouvait occuper l'armée romaine en colonnes de marche. Cette armée était inférieure en nombre à l'armée carthaginoise. La première, composée de quatre légions, ne devait pas avoir, même avec tous les renforts qu'elle avait reçus, plus de 30 mille hommes, tandis que la seconde, composée dès la bataille de la Trébia, de près de 30 mille hommes, et renforcée depuis des recrues gauloises levées dans la vallée du Pô, devait s'élever au moins à 40 mille combattants, même après les pertes qu'elle avait essuyées à la bataille de la Trébia et dans sa marche jusqu'à Trasimène. L'armée carthaginoise, préparée au combat, était déployée, tandis que l'armée romaine se battit en ordre de marche. Celle-ci marchait en colonnes par cohortes, sur un front peu étendu, parce qu'elle avait le défilé à passer; et ce ne fut qu'après l'avoir franchi que Flaminius put doubler le front de ses colonnes pour en diminuer la longueur. C'est ce que fait entendre Tite-Live, lorsqu'il dit : *angustiis superatis, pandi agmen cœpit.* Une attaque de flanc dans cette position devait la détruire, parce que les soldats légionnaires de différentes armes, tels que les hastaires, les princes et les triaires, n'avaient ni le temps ni l'espace nécessaires pour prendre leurs places et se former en bataille.

ce jour-là un brouillard épais qui lui dérobait la vue de l'ennemi. Dès que l'armée romaine se fut engagée tout entière dans le vallon et que la tête de ses colonnes eut atteint le pied de la colline où Annibal avait établi son quartier général, celui-ci donna le signal du combat à toute l'armée carthaginoise, qui fondit de toutes parts sur les Romains et les enveloppa. Surpris dans leur marche par une attaque aussi brusque, et assaillis tout à la fois de front, en flanc et à dos, les soldats légionnaires n'eurent pas le temps de se former en bataille et furent culbutés en un instant. Quinze mille périrent avec Flaminius les armes à la main, ou furent noyés dans le lac. Six mille autres, engagés trop avant dans le vallon pour pouvoir reculer, se réunirent en colonne, et, passant sur le ventre à toute l'armée carthaginoise, ils sortirent par l'extrémité orientale du vallon et se retirèrent en masse et sans se rompre, jusqu'à une ville voisine, qui était vraisemblablement celle de Pérouse, mais où ils furent atteints et, bientôt après, cernés par un détachement de l'armée carthaginoise, aux ordres de Maharbal, qui les obligea de se rendre à discrétion. Annibal ne perdit dans cette bataille que 1500 hommes, la plupart gaulois; et dans l'ivresse de la victoire, il renvoya sans rançon dans leur pays tous les prisonniers alliés, en leur disant qu'il n'était pas venu en

Italie pour faire la guerre aux Italiens, mais pour les délivrer du joug des Romains.

On a reproché à Flaminius d'avoir, mal à propos, quitté son camp d'Arezzo et marché sur Cortone au-devant d'Annibal. Son tort ne fut pas d'avoir marché sur Cortone, mais de s'être mis aux trousses d'Annibal, quand il l'eut atteint, au lieu de le côtoyer ou de le devancer dans sa marche. Si Flaminius, à l'approche d'Annibal, fût resté à Cortone avec son corps d'armée et qu'il eût détaché en avant une de ses divisions sur Pérouse, l'armée carthaginoise, après avoir franchi, vers Sienne, le terrain âpre et montueux qui sépare la vallée de l'Arno de celle de l'Ombrone, n'aurait pas osé s'engager vers Chiusi dans la vallée de la Chiana qui est encore très-marécageuse sur ce point, ni moins encore dans le défilé du lac de Trasimène que Flaminius pouvait occuper le premier, ou du moins fermer à son extrémité orientale vers Pérouse; et si Annibal s'y fût témérairement engagé, il eût été pris dans le même piége qu'il tendit lui-même à Flaminius. Celui-ci n'eut donc pas tort d'avoir décampé d'Arezzo à l'approche d'Annibal, mais il eut tort de l'avoir suivi pour le combattre. Son but étant de couvrir Rome et d'empêcher le ravage du pays, il ne pouvait atteindre ce but qu'en côtoyant l'armée carthaginoise, ou en la devançant, jusqu'à ce qu'il

se fût réuni vers Pérouse, ou vers Spolète, à son collègue Servilius qui accourait à son secours.

En effet, dès que Servilius, qui avait pris la route de Rimini, eut appris qu'Annibal suivait celle de l'Étrurie et s'avançait vers Arezzo, au-devant de Flaminius, il revint aussitôt sur ses pas, vers Pérouse, à travers les Apennins; mais comme sa marche était ralentie par les bagages, il détacha en avant Centronius, un de ses lieutenants, avec quatre mille chevaux qui composaient presque toute sa cavalerie. Annibal n'eut pas plus tôt reçu l'avis de la marche de Centronius, qu'il envoya au-devant de lui Maharbal avec un détachement de cavalerie espagnole et de gens de trait. A la première rencontre qui eut lieu entre les deux détachements, Centronius perdit la moitié de ses cavaliers et se retira avec les autres sur une hauteur où Maharbal les poursuivit et les fit tous prisonniers : ce qui fit changer de direction à Servilius, qui, n'osant pas, sans cavalerie, déboucher dans la plaine, se tint pendant quelque temps en observation dans les montagnes, entre Pérouse et Spolète, et finit par prendre chasse devant Annibal, au lieu de venir au-devant de lui.

La nouvelle de la bataille de Trasimène et celle de la défaite de Centronius arrivèrent à Rome presque en même temps, et y répandirent la consternation, parce qu'Annibal avançait toujours et qu'il

n'y avait plus entre Rome et lui aucune armée qui pût l'arrêter dans sa marche. Cependant Annibal qui s'était avancé jusqu'à Spolète, d'où il avait été repoussé, n'osa pas marcher directement sur Rome, comme on s'y attendait: il fit le dégât dans tout le plat pays, occupa les principaux débouchés des Apennins, et traversant l'Ombrie et le Picénum à la poursuite de Servilius qui se retirait en toute hâte, à travers les Apennins, dans l'Apulie, il traversa lui-même ces montagnes et descendit sur le littoral de l'Adriatique à Adria, entre Téramo et Pescara, pour donner du repos à son armée et pour chercher à se mettre en communication par mer avec Carthage, d'où il n'avait reçu aucune nouvelle depuis son départ d'Espagne.

Deux routes conduisent de Spolète dans l'ancienne Apulie : l'une se dirige au nord par Foligno, en remontant la Néra jusque vers ses sources, et en descendant avec le Tronto par Ascoli sur l'Adriatique vers l'ancienne Adria : l'autre se dirige à l'est par Riéti, en remontant le Velino jusqu'à ses sources, et en descendant avec l'Atorno à Chiéti. Il paraît que Servilius prit la dernière route (1) pour

(1) On concilie ainsi les historiens anciens qui font aller Servilius, les uns directement en Apulie, et les autres indirectement et en passant par Otricoli, pour y remettre ses légions à Fabius, qui en rassembla quatre autres à Tibur. J'ai suivi

ne pas perdre ses communications avec Rome, et qu'Annibal suivit la première pour conserver les siennes avec la Gaule cisalpine, d'où il tirait ses recrues, et peut-être aussi pour devancer Servilius et arriver avant lui sur le littoral de l'Adriatique : ce qui explique l'inaction prolongée du général carthaginois qui ne paraît plus devant l'armée romaine que sur les confins de l'Apulie daunienne, vers la ville de Lucérie, où il alla le long de l'Adriatique par Téaté, Auxanum, Téanum, et en traversant le pays des Marrucins, des Péligniens et des Frentans.

Cependant, on a généralement blâmé Annibal de n'avoir pas marché immédiatement sur Rome, après la bataille de Trasimène, au lieu de se mettre aux trousses de Servilius ; mais s'il eût marché sur Rome, il eût été vraisemblablement poursuivi par Servilius, et s'il était allé assiéger cette capitale, il se serait exposé à être assiégé lui-même dans son camp et à se trouver compromis entre deux armées. On l'a blâmé encore d'avoir poursuivi Servilius jusque dans l'Apulie, au lieu de s'être

---

de préférence Polybe, d'après lequel Fabius n'ôta le commandement à Servilius que sur les frontières de la Daunie dans l'Apulie, en le renvoyant à Rome pour y prendre le commandement de la flotte qui croisait contre les Carthaginois. Voy. Polybe, liv. III, chap. 9.

arrêté dans le Picénum, parce qu'ayant sa base d'opération dans la Gaule cisalpine, sa ligne d'opération devenait alors trop étendue et pouvait être aisément coupée; mais on n'a pas fait attention que l'armée carthaginoise, à l'instar de toutes les armées anciennes, portait avec elle tous ses bagages et toutes ses munitions, comme un vaisseau lancé sur la vaste mer. Annibal pouvait penser d'ailleurs qu'ayant déjà ameuté contre Rome les Gaulois établis en Italie, il ameuterait aussi contre elle ses autres alliés; et avant d'aller attaquer le siége du gouvernement, il voulait en détruire les armées : il voulait affaiblir la puissance romaine et lui ôter tous ses appuis, avant d'aller la frapper au cœur. Dans ce dessein, il poursuivit Servilius jusque dans l'Apulie pour le combattre isolément et pour détruire son armée; et si le sénat ne se fût hâté d'envoyer à son secours de nouvelles légions, il est vraisemblable qu'Annibal, après avoir vaincu Servilius, eût immédiatement marché sur Rome.

Mais quelque grande qu'eût été la consternation dans Rome à la nouvelle de la bataille de Trasimène, le sénat ne se laissa point abattre comme le peuple : il créa de suite un dictateur et nomma Quintus Fabius, auquel il adjoignit Marcus Minucius, en qualité de général de la cavalerie. Fabius partit de Rome avec une nouvelle armée de quatre légions rassemblées à Tibur, et marcha par le

Samnium sur Lucérie, au secours de Servilius. Dès qu'il l'eut rejoint, il lui ôta le commandement de l'armée et l'envoya à Rome pour y prendre le commandement de la flotte contre les Carthaginois; et après avoir rallié les légions venues de Rimini aux siennes, il se porta lui-même au-devant d'Annibal et alla camper à *OEcæ* ou Troja, près de Lucérie, à 50 stades du camp carthaginois. Annibal sortit aussitôt de son camp et vint présenter la bataille aux Romains. Fabius la refusa et se tint renfermé dans ses retranchements, quoiqu'il eût alors une armée de huit légions, supérieure ou du moins égale en nombre à l'armée carthaginoise (1). Il avait adopté un autre genre de guerre que ses prédécesseurs. Au lieu de combattre de front les Carthaginois, il se contenta d'agir sur leurs flancs

(1) Cette armée était composée de deux armées consulaires, de quatre légions chacune ou de 40 mille hommes au moins, sans y comprendre les troupes légères; tandis que celle d'Annibal, qui n'était à Trasimène que de 40 mille hommes, et qui avait perdu à cette bataille 1500 hommes, sans avoir reçu depuis aucun renfort, ne pouvait pas excéder en nombre l'armée romaine. Il est vrai que quelques auteurs n'ont compté dans l'armée du dictateur que quatre légions; mais ils ne comptaient que les quatre légions romaines, sans compter les quatre légions alliées. Il faut, pour se faire une idée juste de la force d'une armée romaine, avoir égard à la composition de cette armée qui était toujours mi-partie romaine et mi-partie alliée. Je l'ai exposé ailleurs.

ou sur leurs derrières, pour leur couper les communications et les convois : c'était le genre de guerre qui convenait le mieux à l'armée romaine, presque toute composée de nouvelles levées, en présence d'une armée aussi aguerrie et aussi bien conduite que celle d'Annibal; mais ce genre de guerre déplaisait à Minucius, qui dans toutes les occasions décriait son général et taxait de lâcheté sa prudence. Cet homme était bassement jaloux, comme le sont tous les hommes médiocres, et il excellait dans l'art d'élever sa réputation aux dépens de celle de ses chefs: art devenu dès lors à la mode et qui l'est encore de nos jours. Fabius eut le courage de résister aux murmures de son armée et se contenta pendant toute la campagne de côtoyer l'armée carthaginoise, en évitant toujours le combat. Pour l'y attirer et lui couper ses communications avec Rome, Annibal quitta l'Apulie daunienne; et traversant les Apennins vers Bénévent, il s'avança jusqu'à Télésie et à Alife, dans le Samnium, et descendit avec le Volturne dans le bassin de la Campanie, pays le plus fertile de l'Italie, et fermé de toutes parts d'un cordon de montagnes qui ne présente que trois issues: une au défilé du mont Ériban, par où il était entré, une autre à celui d'Ariano et la troisième aux fourches de Caudium. Annibal ravagea tout ce pays et vint camper jusque sous les murs

de Capoue, d'où il poussa ses reconnaissances sur la route de Rome jusqu'à Falerne, au pied du mont Massique (1). Fabius le suivit dans tous ses mouvements et le côtoya le long des montagnes, mais toujours d'assez loin pour ne pas s'engager imprudemment; et quand il lui vit prendre le chemin de Rome et porter son camp jusque sous le mont Massique, il vint lui-même établir le sien au pied de ce mont, en face d'Annibal, pour couvrir la route de Rome, sans oser cependant s'aventurer dans la plaine, pour ne pas se commettre avec la cavalerie carthaginoise. Dès qu'Annibal se fut assuré que la route de Rome lui était fermée, il songea à quitter un pays qu'il avait dévasté; et ramassant tout son butin, il reprit le chemin de l'Apulie par le Samnium; mais quand il lui fallut traverser les défilés du mont Ériban, il les trouva tous occupés par les Romains. Il se servit alors pour les franchir d'un stratagème singulier: il fit attacher des fagots aux cornes de deux mille bœufs qu'il avait pris dans ses excursions; et après avoir mis le feu aux fagots, il fit chasser les bœufs devant son armée pendant la nuit. Ces

(1) Le mont Massique, voisin de la mer, est entre Carinnola, Sessa et Téano; et le mont Ériban ou Gallican est sur la rive droite du Volturne entre Calvi et Cajazzo.

animaux aiguillonnés par le feu se répandent çà et là dans les montagnes : les Romains, trompés par la lueur des flammes, s'imaginent qu'ils sont attaqués de toutes parts, et courent partout en désordre pour se rallier, abandonnant les défilés que l'armée carthaginoise franchit sans obstacle. Annibal rentra ainsi dans le Samnium et du Samnium dans l'Apulie (1) où il vint asseoir son camp près de Lucérie, à Gérunium ou Gério, dont il fit sa place d'armes, après y avoir déposé tout le butin fait dans la Campanie (2). Cette ville était très-forte par sa position : assise au pied du mont Liburne, elle commandait toute la plaine voisine.

Le sénat romain vit avec peine que Fabius eût laissé sortir l'armée carthaginoise de la Campanie où il la croyait cernée; et séduit par les forfanteries de Minucius qui en l'absence du dictateur avait obtenu quelques succès dans des escarmouches, il le lui donna pour collègue dans la dicta-

---

(1) Il paraît qu'Annibal sortit de l'Apulie par Bénévent, qu'il y rentra par Bovianum ou Bojano, et que l'armée romaine le suivit en le côtoyant, à moins qu'on n'aime mieux croire que l'armée romaine sortit de l'Apulie par Bojano, et qu'elle y rentra par Bénévent : ce qu'on peut également inférer du texte de Polybe.

(2) Gério était à l'ouest de Manfrédonia et au nord de Lucéra, près du village de Dragonara, sur le Frento.

ture, en nommant, contre l'usage, deux dictateurs, au lieu d'un. Minucius prit aussitôt sous son commandement la moitié des légions (1) et se sépara de Fabius; mais s'étant témérairement engagé à la première rencontre, il fut battu; et son armée aurait été exposée à périr tout entière, si elle n'eût été promptement secourue par celle de son collègue. Alors le sénat, mieux avisé, rendit à Fabius le commandement suprême, et à la fin de l'année il le remplaça par deux nouveaux consuls, Lucius Émilius Paulus et Caïus Térentius Varro, auxquels il adjoignit les deux consuls de l'année précédente, Cnœus Servilius et Marcus Attilius Régulus, successeur subrogé de Flaminius, en donnant à chacun de ces quatre consuls une armée consulaire de quatre légions, ou de deux légions romaines et de deux lé-

(1) Polybe ne compte ordinairement que deux légions dans chaque armée consulaire; mais il n'y comprend pas les deux légions alliées, ou il les comprend parmi les troupes auxiliaires. La légion alliée avait le même nombre de fantassins que la légion romaine; mais elle avait trois fois plus de cavaliers, en sorte que lorsqu'il y avait dans la légion romaine 200 cavaliers, il y en avait 600 dans la légion alliée, et 900 quand il y en avait 300 dans la légion romaine. Dans cette campagne les légions romaines furent portées à 5000 fantassins et à 300 cavaliers, au lieu de 4000 fantassins et 200 cavaliers qu'elles avaient dans les campagnes précédentes. Voy. Polybe liv. III, chap. 23.

gions alliées. Toutes ces légions réunies dans l'Apulie, au nombre de seize, portèrent l'armée romaine à 80 mille fantassins et à six ou sept mille cavaliers. Annibal de son côté recruta la sienne de tous les renforts gaulois qui lui étaient arrivés de la haute Italie et la porta à 40 mille hommes de pied et à 10 mille chevaux. Celui-ci ayant épuisé à Gérunium durant l'hiver toutes ses provisions, décampa le premier au printemps et se jeta sur la citadelle de Cannes, où les Romains avaient déposé les leurs. La ville de Cannes, dont il ne restait plus alors que la citadelle, était située sur la rive droite de l'Aufide qui descend des Apennins à Canose et va se jeter dans l'Adriatique vers Barlète (1). Annibal prit d'emblée la

(1) La marche d'Annibal de Turin à Plaisance, en côtoyant le Pô sur sa rive gauche, de Plaisance à Lucques à travers les Apennins, de Lucques à Florence en remontant la rive droite de l'Arno jusqu'à Fiésole, de Florence par Sienne à Pérouse, à travers le val de Chiana, et de Pérouse par Foligno à Spolète, est facile à suivre; mais sa marche de Spolète, à travers les Apennins, à Adria sur le golfe Adriatique, n'est pas facile à débrouiller. Annibal ne put pas trop s'écarter ensuite de la route d'Adria par Chiéti à Lucéra et de Lucéra à Cannes, après avoir fait sa pointe en Campanie, parce que cette route est tracée entre l'Adriatique et les Apennins : en sorte qu'on peut regarder la marche d'Annibal de Turin à Cannes, à quelques variations près, comme certaine; mais sa marche dans l'Italie inférieure est

citadelle de Cannes, et priva ainsi de ses vivres l'armée romaine qui, pour aller au secours de cette place, avait quitté son camp de Lucérie et suivi l'armée carthaginoise, mais en la côtoyant et en mettant l'Aufide entre deux, pour n'être pas harcelée par la cavalerie ennemie, plus forte que la sienne. L'armée carthaginoise campait sur la rive droite du fleuve, entre Canose et Cannes, et l'armée romaine vint camper en face d'elle sur la rive gauche, en sorte que l'Aufide seul séparait les deux camps. Les deux consuls n'étaient pas d'accord entre eux : Émilius, élève de Fabius, voulait

---

très-incertaine, et je n'ai pas eu la prétention de l'indiquer.

Ainsi, avec une carte sous les yeux, on peut suivre Annibal dans sa marche depuis Sagonte jusqu'à Cannes, en suivant la route de Valence par Tortose et Tarragone à Perpignan, de Perpignan par Narbone, Montpellier et Nîmes à Roquemaure, au-dessus d'Avignon, de Roquemaure, où elle coupe le Rhône, par Orange et Montélimart à Valence, de Valence par le pont de Royans à Grenoble, de Grenoble à Briançon à travers le mont Lautaret, de Briançon à Turin à travers le mont Genèvre, de Turin à Plaisance en côtoyant la rive gauche du Pô, de Plaisance à Lucques à travers les Apennins, de Lucques à Fiésole près de Florence, en remontant la rive droite de l'Arno, de Florence par Sienne à Pérouse, de Pérouse à Foligno, et après la pointe sur Spolète, de Foligno, à travers les Apennins, par Ascoli ou Téramo à Adria ; enfin d'Adria par Lucéra à Cannes, en suivant le littoral de l'Adriatique.

temporiser; mais Varron, plus présomptueux, voulait combattre. Son avis prévalut. L'armée romaine traversa la rivière près de Cannes et vint présenter la bataille à Annibal qui, manquant de vivres et surtout de fourrages, ne cherchait qu'une occasion de combattre, et qui ne s'était jeté sur Cannes que pour y attirer les Romains. Les deux armées, en présence l'une de l'autre, se préparent aussitôt au combat. L'armée romaine se forme sur une ligne perpendiculaire au cours de l'Aufide, le dos tourné à la mer et faisant face au midi (1), la droite composée de la cavalerie romaine appuyée au fleuve, le centre, composé des légions, rangé contre l'usage ordinaire sur une seule ligne, mais serrée et profonde, et la gauche,

(1) Quelques écrivains, et entre autres le général Frédéric Guillaume, pour ne pas faire tourner à l'armée romaine le dos à la mer, et pour ne pas la séparer de ses communications avec Canose, lui font donner la bataille sur la rive gauche de l'Ofanto, vers le village de San Cassano, contre le texte de Polybe, et même contre la tradition des gens du pays, qui montrent encore aux voyageurs le lieu où périt le consul Émilius, près d'un puits voisin des ruines de Cannes. Les vieilles armures, que l'on déterre encore tous les jours près de ces ruines, ôtent toute vraisemblance à cette opinion : on ne peut pas même l'appuyer sur le texte de Tite-Live, qui dit qu'Annibal assit son camp près de Cannes, et que les Romains occupèrent la partie inférieure de la plaine, ayant le vent du midi ou le Volturne en face.

composée de la cavalerie alliée ou italienne, se prolongeant dans la plaine, mais échelonnée à son extrémité pour couvrir son flanc qui était en l'air. Annibal de son côté, pour n'être pas débordé par l'armée romaine, presque double de la sienne, se forme sur une ligne moins profonde (1), mais où les différentes armes étaient adroitement mêlées, sa gauche formée de la cavalerie carthaginoise s'appuyant au fleuve, en face de la cavalerie romaine, sa droite formée de la cavalerie numide s'étendant dans la plaine sur un front égal à celui de la cavalerie italienne, et son centre, composé de son infanterie, formant comme l'infanterie romaine une seule ligne, mais convexe et courbée en croissant. Sur le front du croissant étaient l'infanterie espagnole et l'infanterie gauloise, en arrière l'infanterie africaine destinée à les soutenir, et sur les deux flancs l'élite de cette dernière infanterie divisée en deux corps,

(1) Il paraît que les généraux des deux armées dérogèrent dans cette bataille aux usages de leur pays, et qu'Annibal rangea ses troupes seulement sur dix hommes de hauteur, au lieu de les ranger sur seize, à la manière des Grecs, tandis que les généraux romains, au lieu de ranger leurs manipules sur seize hommes de front et sur dix de hauteur, les rangèrent sur seize de hauteur et sur dix de front, et qu'ils mirent moins d'intervalle entre les légions : c'est ce que l'on peut conjecturer du récit de Polybe et de celui de Tite-Live.

placés, l'un à droite, l'autre à gauche, et tous deux séparés du centre ou de la ligne de bataille, de manière à pouvoir s'en détacher sans la rompre. Les deux armées occupaient ainsi les positions naturelles l'une de l'autre, l'armée romaine le dos tourné à la mer et l'armée carthaginoise aux Apennins; mais la position des Romains était comparativement la plus mauvaise, parce que, coupés de leurs communications avec Rome et même avec Canose et Vénouse, où ils avaient laissé leurs dépôts, ils n'avaient plus aucun point de retraite, tandis qu'Annibal, qui faisait la guerre dans le cœur de l'Italie et qui ne pouvait s'échapper d'aucun côté, s'il était vaincu, ne cherchait qu'une position favorable pour combattre, et que la meilleure pour lui était celle où il pouvait faire le plus de mal aux Romains, telle qu'était la plaine unie et rase de Cannes. Dans l'armée romaine Émilius commandait la droite, Varron la gauche, Servilius et Attilius le centre; et dans l'armée carthaginoise, Annibal ayant avec lui son frère Magon, s'était réservé le commandement du centre, et avait donné celui de la droite à Hannon, et celui de la gauche à Asdrubal. Le combat commença au lever du soleil; mais les deux armées ne furent point éblouies de ses rayons, l'une faisant face au midi, l'autre au nord. Seulement, le vent Volturne, qui soufflait du midi et qui soulevait

le sable de la plaine, incommodait l'armée romaine, tandis que l'armée carthaginoise, qui l'avait à dos, n'en était point incommodée.

Annibal attaque le premier avec l'infanterie espagnole et gauloise qui formait le front du croissant; mais cette infanterie, trop faible pour soutenir le choc des légions romaines, cède peu à peu le terrain et se replie sur l'infanterie africaine, lorsqu'Annibal fait avancer ses deux corps de réserve, qui sortent de derrière la ligne de bataille, l'un à droite, l'autre à gauche, débordent les légions romaines et tombent sur leurs flancs, restés à découvert par leur mouvement en avant, en même temps que la cavalerie carthaginoise, victorieuse aux deux ailes, les charge en queue. Dès lors cette lourde masse d'infanterie romaine, enveloppée de toutes parts, et prise comme dans une tenaille, ne peut plus manœuvrer en ligne et est rompue en un clin d'œil. Tous les rangs sont confondus et les légionnaires, obligés de se battre par pelotons ou individuellement, sont presque tous tués : 70 mille périrent sur le champ de bataille, et 10 mille autres, restés à la garde du camp, furent faits prisonniers. Varron fut le seul des généraux romains qui se sauva à Vénouse avec les débris de la cavalerie (1). Servilius et Attilius périrent les

(1) Presque tous les cavaliers légionnaires furent tués dans

armes à la main. Émilius ayant d'abord été blessé et jeté par terre, le jeune Lentulus vint lui offrir son cheval, en le conjurant de se sauver. Non, lui dit-il, sauve-toi toi-même, et va dire à Fabius que j'ai été vaincu par mon collègue Varron, avant de l'avoir été par Annibal; et s'élançant au milieu des légions, pour les encourager à combattre jusqu'à la mort, il fut tué lui-même près d'un puits que l'on montre encore non loin des ruines de Cannes et qui, d'après la tradition du pays, lui servit de tombeau (1). L'armée carthaginoise ne perdit dans cette bataille que six mille hommes,

---

cette bataille, parce qu'ils ne suivirent pas leur usage ordinaire de charger en caracolant, et de revenir ensuite à la charge par une double conversion. La plupart d'entre eux restèrent où le choc les avait placés, et mirent pied à terre pour combattre avec plus d'avantage : ce qui fit dire à Annibal, lorsqu'on vint le lui rapporter, qu'il les aimait autant ainsi démontés, que si on les lui avait livrés pieds et poings liés. On sait que les cavaliers légionnaires ou chevaliers romains avaient pour marque distinctive un anneau d'or, et on rapporte qu'Annibal fit ramasser sur le champ de bataille plusieurs boisseaux de ces anneaux : tant fut grande la perte de la cavalerie romaine.

(1) Tite-Live différant de Polybe sur plusieurs circonstances de cette bataille, j'ai suivi de préférence ce dernier. Il paraît que l'historien latin n'écrivait le plus souvent que sur des traditions, quand il abandonnait l'historien grec; et de là la cause la plus ordinaire de ses méprises.

4 mille Gaulois et 2 mille Espagnols ou Africains.

Annibal dut la victoire de Cannes à sa cavalerie et prouva, par un exemple éclatant, qu'une armée inférieure en nombre peut vaincre une armée plus forte, quand elle lui est supérieure en cavalerie. En général, quand on n'a pas une armée égale à celle de l'ennemi, il faut avoir une arme plus forte que lui pour suppléer par la supériorité de cette arme à l'infériorité des autres : c'est ainsi que plusieurs généraux de notre temps ont suppléé par la supériorité de leur artillerie à la faiblesse de leur infanterie.

Tous les écrivains, anciens et modernes, qui ont écrit sur l'art militaire, ont vanté les manœuvres d'Annibal à la bataille de Cannes, comme ils ont vanté celles d'Alexandre à la bataille d'Arbèles. Ces manœuvres décèlent assurément un habile général ; mais elles n'eurent tant de succès, que parce que l'armée romaine était encore alors peu manœuvrière. Ce fut dans cette guerre qu'elle apprit l'art militaire à ses dépens, comme l'armée russe l'apprit depuis aux siens dans la guerre contre Charles XII.

Les manœuvres que fit Annibal, ces ordres de bataille, tour à tour convexes et concaves qu'il adopta, n'ont au fond qu'une bonté relative, et présentent presque toujours autant d'inconvénients que d'avantages.

L'ordre convexe est bon, lorsque l'ennemi se porte sur votre centre qui plie à propos, en cédant le terrain, parce qu'alors l'ennemi se trouve enveloppé par vos ailes; mais si vous prenez cet ordre avant la bataille, et que l'ennemi, au lieu de se jeter sur votre centre, tombe sur vos ailes, alors ces ailes attaquées à leurs extrémités sont exposées, et vous vous trouvez dans la même situation, que si vous étiez attaqué sur vos flancs. L'ordre convexe est avantageux, après le passage d'un fleuve, lorsqu'on est forcé de refuser ses ailes pour s'appuyer au fleuve et couvrir les ponts sur lesquels on a passé; mais si l'ennemi dirigeait alors tous ses efforts sur le saillant de votre centre, ou qu'il concentrât toutes ses attaques sur une de vos ailes, alors le centre ou l'aile attaquée pourrait être refoulée dans le fleuve. On ne peut donc adopter ces ordres divers qu'avec précaution et devant des armées peu manœuvrières, comme l'étaient encore alors les armées romaines. Il vaut mieux en général adopter l'ordre oblique ou parallèle avec une oblique sur une aile, parce qu'il vous offre l'avantage de porter vos principales forces sur un seul point de la ligne ennemie, et qu'en refusant votre aile la plus faible, vous vous en servez comme de réserve pour tenir en respect l'aile opposée de l'ennemi. Annibal ne dut donc ses victoires, et surtout celle de Cannes, qu'à

l'ignorance des Romains, qui n'étaient pas encore devenus maîtres dans l'art de la guerre, comme ils le devinrent depuis.

La bataille de la Trébia avait ouvert à Annibal la haute Italie, celle de Trasimène l'Italie centrale, et celle de Cannes lui ouvrit l'Italie inférieure; mais il n'aurait pu s'y soutenir et conquérir toute la péninsule, qu'autant qu'il serait parvenu à détruire le gouvernement romain et à se rendre maître de Rome. Ses lieutenants lui conseillèrent d'y marcher de suite après la bataille; et sur son refus, Maharbal lui reprocha de ne pas savoir profiter de la victoire; mais Annibal qui se trouvait alors à 70 lieues de Rome, où il n'aurait pu arriver qu'en sept marches forcées, et qui voyait son armée épuisée par une sanglante bataille, dans laquelle il avait perdu six mille de ses soldats, ne crut pas prudent d'aller attaquer avec une armée ainsi réduite une ville aussi populeuse que Rome, entourée de murs et prête à armer tous ses citoyens, et il préféra rester dans l'Italie inférieure, s'y renforcer en se faisant des alliés, et chercher à s'y ouvrir des communications par mer avec Carthage, pour en recevoir des nouvelles et des subsides. Dans ce dessein, il parcourut tout le plat pays, reçut dans son alliance toutes les villes qui voulurent y entrer et prit dans les Apennins

des positions fortes; d'où il fit des excursions sur le littoral des deux mers.

Dès qu'on eut appris à Rome la défaite de Cannes, la consternation y fut plus grande encore qu'après la bataille de Trasimène; mais le sénat ne désespéra pas du salut de la patrie et remercia même Varron de n'en avoir pas désespéré, en survivant à sa défaite: puis il leva une nouvelle armée de quatre légions romaines et de quatre légions alliées, qui égalait à peu près celle d'Annibal, réduite alors à 44 mille hommes, et il nomma pour la commander un dictateur dans la personne de Marcus Junius, qui choisit pour général de la cavalerie Tibérius Sempronius Gracchus. Le dictateur eut ordre de ne plus combattre l'armée carthaginoise en bataille rangée, mais de se borner à lui faire la petite guerre, à l'exemple de Fabius, son prédécesseur. C'est ce genre de guerre qui avait fait déjà tant de mal à Annibal et qui finit par le ruiner.

« Le génie des plus grands hommes, dit à ce sujet un écrivain judicieux (1), est toujours borné, et souvent un habile général ne doit ses succès qu'à l'emploi de deux ou trois idées neuves,

(1) Le général Rogniat dans ses Considérations sur l'Art de la guerre, in-8°, pag. 603.

en rapport avec les circonstances; mais lorsqu'il fait trop long-temps la guerre aux mêmes ennemis, ces ennemis finissent par le deviner, et ils trouvent enfin des moyens de défense proportionnés à son genre d'attaque. C'est ce qui arriva à Annibal. A son entrée en Italie, il trouva les généraux romains habitués à combattre sans art, dédaignant les manœuvres, et même ne sachant pas développer leurs troupes sur un assez grand front, pour profiter de leur nombre et de leurs armes. Ces défauts n'échappèrent pas à l'œil pénétrant d'Annibal, qui adopta aussitôt un système de guerre calculé pour en tirer parti : ce fut de harceler sans cesse les Romains dans leurs marches avec des troupes légères, pour leur faire désirer une action générale, de s'étendre et de se déployer plus qu'eux, afin de les tourner et de les envelopper. Mais lorsque les Romains, rudement châtiés par trois grandes défaites, se furent corrigés à l'école du malheur, Annibal, qui avait épuisé sa science, n'obtint plus les mêmes succès. »

Ce général sentit alors qu'il ne pourrait pas se soutenir en Italie, s'il n'occupait quelque place importante, qui pût lui servir de point de communication avec Carthage; et après avoir inutilement essayé d'enlever Naples, il se jeta sur Capoue qui lui fut livrée par la trahison de Pacuvius, et où il prit ses quartiers d'hiver, en plaçant son

armée derrière le Volturne, sa droite à Bénévent, sa gauche à l'embouchure du fleuve et son centre à Capoue. C'est la meilleure position que l'on puisse prendre pour couvrir l'Italie inférieure, et, si on veut concentrer cette position, on peut la resserrer entre Capoue et Caserte; mais Capoue, qui en est comme le pivot, ayant été quelque temps après assiégée par les Romains, pendant qu'Annibal s'en était éloigné, ce général accourut à son secours, et, pour en faire lever le siége, il marcha inopinément sur Rome, passa d'abord le Volturne, puis le Liris, et côtoyant le pied des montagnes du Latium, il alla camper sur l'Anio, à quarante stades de la capitale, en poussant des reconnaissances jusqu'au temple d'Hercule, devant la porte Colline. Les Romains furent d'abord effrayés de cette marche inattendue; mais revenus bientôt après de leur frayeur, ils sortirent eux-mêmes en armes de la ville et vinrent camper à dix stades du camp carthaginois : ce qui détermina Annibal à quitter le territoire de Rome, et même à abandonner Capoue qui se rendit aux Romains.

De la diversion d'Annibal sur Rome et de la reddition de Capoue datent les revers des Carthaginois et les succès des Romains; mais ce ne fut pas, comme on l'a cru sur la foi de Tite-Live, parce que l'armée carthaginoise avait été amollie par un long repos et par les délices de la Campa-

nie : ce fut au contraire parce qu'elle avait été épuisée par ses fatigues, l'armée romaine ne lui laissant plus de relâche, avec le nouveau genre de guerre qu'elle avait adopté. Les succès furent dès lors très-variés, et la victoire passa souvent d'un camp dans l'autre. Cependant, Annibal conserva toujours sa supériorité sur les généraux romains, même les plus habiles, tels que Fabius et Marcellus, le premier plus propre à la guerre défensive, le second à la guerre offensive, et qui furent appelés pour cette raison, l'un le bouclier, l'autre l'épée de Rome. Mais dans cette guerre de postes que les Romains firent à Annibal, il se forma d'autres généraux, tels que le jeune Scipion et une foule d'autres, qui apprirent l'art militaire sous un si grand maître et qui, après lui avoir enlevé successivement toutes ses conquêtes, soumirent en peu de temps à Rome toute l'Italie.

La perte de Capoue ayant obligé Annibal d'abandonner la Campanie, où il n'avait plus aucun point d'appui, les Romains s'y établirent, et le général carthaginois, après s'être arrêté pendant quelque temps dans les montagnes du Samnium, rentra dans l'Apulie : d'où il fit des excursions dans toute l'Italie inférieure. Mais, attaqué de tous côtés par des forces supérieures aux siennes, il se vit dans la nécessité de concentrer son armée, parce qu'il ne pouvait plus protéger les

divers postes qu'elle occupait. La guerre changea alors d'objet, et les Romains prirent sur lui l'offensive : il lui fallut songer à se défendre, après avoir si long-temps attaqué. De-là ses marches et contre-marches continuelles. Les Romains établis dans la Campanie, comme dans le point le plus central de l'Italie inférieure, le prévinrent partout où il voulut se porter, et le chassèrent de tous les postes qu'il avait occupés avant eux. Cependant Annibal les déconcerta souvent par ses manœuvres, et il fut presque toujours vainqueur partout où il combattit en personne; mais ses lieutenants furent battus en détail, et il fit plus de pertes dans des actions particulières, que les Romains n'en firent dans des actions générales.

De toutes les places qu'Annibal occupa dans l'Italie inférieure, la plus importante, après Capoue qui lui assurait ses subsistances, était Tarente qui lui ouvrait des communications faciles avec la Grèce, et surtout avec la Macédoine, dont le roi était devenu l'allié des Carthaginois. Cette place lui avait été livrée, comme Capoue, par trahison; mais en lui livrant la ville, les Tarentins avaient conservé la citadelle, et les Romains se servirent de la citadelle, où ils s'étaient ménagé des intelligences, pour reprendre la ville. La perte de Tarente entraîna celle de toutes les autres places du littoral, et Annibal, n'ayant plus

d'appui dans cette partie de l'Italie, fut contraint de revenir dans l'Apulie et d'y chercher des positions fortes dans les montagnes des Apennins; mais ce pays, qui était épuisé, ne pouvait plus lui fournir ni vivres ni recrues, et il s'aperçut bientôt qu'il ne pourrait pas s'y maintenir, s'il ne recevait de Carthage des secours en hommes et en argent. C'est ce qui l'engagea à appeler à lui son frère Asdrubal qui commandait en Espagne et qui accourut en Italie par la route qu'il lui avait tracée lui-même à travers la Gaule, en remontant toutefois le Rhône jusque vers Lyon, pour donner la main aux Arvernes ses alliés, et en allant traverser les Alpes au mont Saint-Bernard; d'où il descendit avec la Baltéa sur le Pô, qu'il côtoya jusque vers son embouchure, pour aller joindre Annibal dans l'Apulie par la route de Rimini et en longeant l'Adriatique par l'Ombrie et le Picénum; mais il fut arrêté et vaincu sur le Métaure, entre Fano et Sinigaglia, l'ancienne Séna (1), par une armée romaine venue au-devant

(1) Il paraît que cette bataille se donna entre la Lucrezia et Tavernelle, sur la route de Fano à Fossombrone. L'armée romaine n'y perdit que deux mille hommes, tandis que presque toute l'armée carthaginoise y fut tuée ou faite prisonnière. La bataille du Métaure fut aussi funeste aux Carthaginois que celle de Cannes l'avait été aux Romains : *Occidit, occidit — spes omnis, et fortuna nostri — nominis, Asdrubale inter rempto.*

de lui et commandée par les deux consuls Livius Salinator et Claudius Nero. A la nouvelle de la marche audacieuse d'Asdrubal et de son arrivée dans l'Ombrie, Néron, qui commandait dans l'Apulie, avait secrètement quitté son armée aux prises avec celle d'Annibal devant Canose et était accouru au secours de son collègue Livius, avec un détachement de six mille hommes de pied et de mille chevaux; et ce fut ce détachement qui décida la victoire (1). La perte de la bataille du Métaure déconcerta Annibal et lui ravit toutes ses espérances. Ce général comprit alors qu'il ne pourrait plus désormais tenir la campagne devant l'armée romaine, sans cesse recrutée par de nouvelles levées, tandis qu'il ne pouvait plus lui-même recruter la sienne; et il se retira dans le Brutium, où il transporta tout son butin et dont il fit une vaste place d'armes, pour y donner du repos à ses troupes et les réorganiser. Retiré là, comme un lion dans sa tanière, il y brava longtemps encore toutes les armées des Romains qui, désespérant de l'y forcer, prirent enfin la résolu-

(1) *Quid debeas, ô Roma, Neronibus, — testis flumen Metaurum, et Asdrubal — devictus etc... Hor. l. 4, od. 4.* Néron fit en six jours la route de Canose à Fano, qui est de 270 milles italiens. Il fit donc près de 45 milles par jour : ce qui prouve que ses troupes furent transportées sur des chariots.

tion de porter la guerre en Afrique, afin de l'y attirer et de l'obliger à quitter l'Italie.

Le jeune Scipion, fils de Publius, fut chargé de cette expédition. Parmi les généraux romains, il avait compris un des premiers que l'on ne pourrait jamais relancer Annibal dans le Brutium, où il était tout à la fois défendu par les montagnes et par la mer, et qu'au lieu d'aller attaquer le lion dans sa tanière, il fallait l'attirer sur la plage nue et dans les déserts de l'Afrique.

Mais Scipion était encore trop jeune pour être nommé consul. Cependant au souvenir des services et du dévouement de son père, le peuple le nomma par acclamation; et comme on lui reprochait sa jeunesse, « Si le peuple le veut, répondit-il, j'aurai l'âge prescrit.»

C'était, dit un historien moderne (1), un de ces hommes héroïques, nés pour la gloire et la grandeur de leur pays. Rien en lui de la vieille austérité romaine : un génie grec plutôt, et quelque chose d'Alexandre. On lui reprochait la facilité de ses mœurs; et dans une ville qui commençait à goûter les arts de la Grèce, l'imitation des mœurs grecques semblait une grâce de plus : du reste, peu soucieux des lois, et les dominant par son génie.

(1) M. Michelet dans son Histoire Romaine, liv. II, chap. 5, t. 2 : ouvrage enrichi d'idées neuves et où les principaux traits de l'histoire romaine sont habilement mis en relief.

Il avait commencé l'apprentissage des armes en Espagne sous Publius son père, et l'avait achevé en Italie sous les meilleurs généraux. Dès qu'il eut été nommé consul, il demanda le commandement de la Sicile, et se disposa à passer en Afrique.

Le vieux Fabius et d'autres sénateurs, qu'effrayait encore l'ombre d'Annibal, et qui croyaient la voir toujours errer autour des murs de Rome, s'opposant à cette expédition, Scipion en fit lui-même les apprêts; et l'enthousiasme des Italiens, jaloux de voir enfin leur pays affranchi de l'armée carthaginoise, suppléa à la mauvaise volonté du sénat. Cères lui promit le blé nécessaire : Populonie, le fer : Arétium, les armes. Pérouse et Clusium, le bois propre à la construction de la flotte : Tarquinie, la toile à voiles et les cordages : Volaterre, la poix et le goudron. L'Ombrie, le Picénum, le Samnium, l'Apulie, la Lucanie lui offrirent des soldats et des matelots, et la Sicile lui fournit de l'argent (1).

Avec ces secours, Scipion organisa en Sicile une armée de trois légions romaines et de trois légions alliées ou d'environ 30 mille hommes de pied et de 2700 chevaux; et partant du port de Lilybée avec une flotte de 40 galères et de quatre

(1) Voy. *ib.* Histoire Romaine de M. Michelet.

cents vaisseaux de transport, il alla descendre sur la côte d'Afrique au cap Beau, entre Carthage et Utique.

Syphax et Massinissa, rois de Numidie, tour à tour alliés et ennemis de Carthage, se faisaient la guerre entre eux : Scipion rechercha leur alliance, et obtint celle de Massinissa; mais Syphax, qui avait épousé la belle Sophonisbe, fille d'Asdrubal, penchait pour les Carthaginois. Scipion attaqua son camp à l'improviste, le força et brûla en une nuit toute son armée, campée sous des huttes de feuillage et de roseaux. Alors Massinissa entra dans la capitale de son rival, demeurée sans défense, et y enleva Sophonisbe, qu'il aimait depuis long-temps et qu'il promit d'épouser; mais Scipion ayant réclamé la belle captive, comme une portion du butin, Massinissa, qui ne voulait pas la livrer vivante aux Romains, lui présenta une coupe de poison, qu'elle accepta comme un présent de noces, et qu'elle vida tout d'un trait (1).

Délivré de Syphax et sûr de Massinissa, Scipion alla investir Carthage, et s'avança jusqu'à Tunis, à 120 stades de cette capitale. Les Carthaginois se voyant ainsi resserrés autour de leurs murailles, rappelèrent Annibal de l'Italie. Ce général embarqua son armée, réduite alors à 30 mille

(1) Voy. *ib.* Histoire Romaine de M. Michelet.

hommes au plus, sur une flotte de transport, dans une rade voisine de Crotone (1), tourna la Sicile du côté de l'est et du sud, et alla débarquer sur la côte d'Afrique, près de Leptis; d'où il marcha sur Hadrumète qui en était peu éloignée. Dès que Scipion eut appris l'arrivée de l'armée carthaginoise, il rassembla la sienne près d'Utique; et, remontant le fleuve Bagradas jusqu'à Naragara au-delà de Sicca, il marcha au-devant d'Annibal qui s'avançait lui-même d'Hadrumète à marches forcées sur Zama, pour couvrir Carthage. Les deux armées se rencontrèrent à cinq journées au sud-ouest de cette capitale, entre Zama et Naragara. Scipion avait réuni à son armée les troupes de Massinissa, qui lui avait amené lui-même en personne six mille hommes de pied et quatre mille chevaux, et Annibal avait renforcé la sienne de quatre mille Celtibériens ou Espagnols et des débris de l'armée de Syphax, principalement composée de cavalerie, et qui était de près de vingt mille hommes, Maures ou Numides. L'armée carthaginoise, renforcée par celle de Syphax, se trouvait ainsi supérieure en nombre à

(1) Annibal s'embarqua en un lieu nommé maintenant *li Castelli* et autrefois *Castra Annibalis*, au sud de Crotone et près du promontoire Japigium, entre le golfe de Tarente et celui de Squilace.

l'armée romaine, puisque la première était au moins de 50 mille hommes, tandis que la seconde, affaiblie par ses marches, ne pouvait guère en avoir plus de 40 mille. Mais Annibal ne crut pas devoir exposer imprudemment son armée, quoique supérieure en nombre, parce qu'elle était la dernière ressource de Carthage ; et quand il fut arrivé en présence de l'armée romaine, il alla trouver Scipion dans son camp et lui demanda la paix. « Souvenez-vous , Scipion, lui dit-il, de l'inconstance de la fortune, qui abaisse souvent ceux qu'elle a le plus élevés et qui élève ceux qu'elle a le plus abaissés. Il ne faut pas en aller chercher des exemples bien loin, vous en avez un devant vous. Jetez les yeux sur moi : je suis cet Annibal qui, après la bataille de Cannes, m'étant rendu maître de presque toute l'Italie, portai mes armes victorieuses jusqu'aux portes de Rome et campai à 40 stades de vos murailles. Là, je m'arrêtai pour délibérer ce que je devais faire de vous et de votre patrie; et aujourd'hui, revenu moi-même en Afrique, me voilà réduit à vous demander la paix et à traiter avec un Romain de mon salut et de celui de Carthage. Si vous considérez cette instabilité des choses humaines, vous compterez moins sur la fortune; et pour ne pas vous exposer à son inconstance et ne pas perdre la réputation que vous vous êtes acquise si jeune par

vos armes, vous accepterez mes offres et vous nous donnerez la paix. L'Espagne, la Sardaigne, la Sicile et toutes les îles qui sont entre l'Afrique et l'Italie, resteront aux Romains, et les Carthaginois demeureront confinés sur le littoral africain. J'espère que ces conditions pourront vous satisfaire; et qu'est-ce que la guerre pourrait y ajouter? En laissant subsister Carthage, comme un trophée de vos victoires, vous conserverez pure votre gloire, et la gloire du nom romain. »

Sans rejeter formellement ces conditions, Scipion répondit en peu de mots et avec dignité que ce n'était pas aux vaincus à faire la part des vainqueurs, et qu'il fallait que Carthage se mît à la discrétion de Rome ou que le sort décidât laquelle de Rome ou de Carthage demeurerait la maîtresse de l'univers.

Les deux généraux se séparèrent sans rien conclure; et, dès le lendemain, ils rangèrent dans la plaine de Zama leurs armées en bataille, mais avec tant d'art, dit emphatiquement un auteur ancien, que si Mars eût été présent, il n'eût rien trouvé à reprendre dans la disposition des deux armées. Scipion rangea la sienne, suivant l'usage des Romains, sur trois lignes (1), et plaça à la première les cohortes des hastaires, formées en manipules

(1) Voyez la formation des armées romaines et leur manière

de douze hommes de front sur dix de hauteur, en laissant entre les cohortes un intervalle égal à leur front; à la seconde ligne, éloignée de 30 toises de la première, les cohortes des princes; et à la troisième, éloignée de 60 toises de la seconde, les cohortes des triaires. Mais au lieu de placer les cohortes de la seconde et de la troisième ligne derrière les intervalles de la première et de la seconde, suivant l'usage, il les plaça les unes derrière les autres, pour laisser passer dans les intervalles les éléphants des Carthaginois. Lœlius avec la cavalerie italienne commandait l'aile droite, Massinissa avec la cavalerie numide l'aile

---

de combattre, dans ma Théorie des Gouvernements, liv. V, ch. 7, 1823, imprimerie de Firmin Didot.

Dans l'origine la centurie était composée de dix décuries ou de cent hommes, et elle était formée sur dix hommes de hauteur et sur dix de front: en sorte qu'elle avait autant de rangs que de files, et qu'elle formait un carré plein; mais quand la centurie eut été réduite à 60 hommes, et que l'on eut accouplé deux centuries pour en former un manipule, on rangea le manipule sur dix hommes de hauteur et sur douze de front. La formation sur dix rangs était le fondement de l'ordonnance romaine; mais les généraux y dérogeaient quelquefois, en donnant au manipule seize hommes de hauteur, quand ils voulaient faire combattre la légion en phalange. Il faut connaître ces différentes formations, pour avoir une idée juste de la manière de combattre des Romains.

gauche, et Scipion se plaça lui-même au centre, à la tête des légions.

Annibal se rangea aussi, à l'exemple des Romains, sur trois lignes, sa cavalerie sur les ailes, et sa troisième ligne, composée de ses vieilles bandes d'Italie, à une grande distance des deux autres, pour la tenir en réserve et s'en servir au moment décisif; et comme il avait plus d'infanterie que les Romains, et surtout plus de cavalerie, il étendit davantage sa première ligne, qui était couverte par ses éléphants, pour chercher à déborder l'armée romaine; mais dès que Scipion se fut aperçu qu'Annibal manœuvrait pour le tourner, il exécuta lui-même, au milieu de l'action, la manœuvre hardie de faire sortir ses princes et ses triaires de derrière ses hastaires, en faisant marcher les uns par le flanc droit, les autres par le flanc gauche, et en ne formant ainsi de ses trois lignes qu'une ligne unique : mouvement audacieux qui déconcerta le général carthaginois et donna la victoire aux Romains (1).

(1) Dans cette bataille, il y eut deux combats successifs. Dans le premier combat, la première et la seconde ligne carthaginoise furent enfoncées par les légions romaines, combattant en phalange, les princes derrière les hastaires et les triaires derrière les princes; mais dans le second combat, où il fallut attaquer la troisième ligne carthaginoise, qui formait la réserve d'Annibal, et qui était composée des vieilles bandes

Scipion ne perdit dans cette bataille que 1500 légionnaires; mais les Carthaginois y eurent près de vingt mille hommes tués et presqu'autant de prisonniers. Annibal lui-même eut de la peine

---

d'Italie, Scipion ne put l'entamer qu'en la débordant ou en portant les princes et les triaires sur le même front que les hastaires et en étendant ce front; et alors, pendant que les légions romaines attaquaient de front et de flanc les vieilles bandes d'Annibal, la cavalerie de Lœlius et celle de Massinissa, victorieuses aux deux ailes, les prirent en queue. Cette manœuvre décida la victoire : c'est une des plus belles qui aient été faites dans les armées romaines jusqu'au temps de Scipion, où l'on commençait à imiter la savante tactique des Grecs. Jusque-là les Romains avaient su très-bien combattre en ligne, mais ils n'avaient pas su se déployer. Scipion est le premier général romain qui ait donné à Zama l'exemple de ces beaux déploiements, en faisant d'abord marcher les princes à la queue des hastaires et les triaires à la queue des princes, ou en combattant en colonne, et ensuite en portant par une marche de flanc les princes et les triaires sur le même front que les hastaires, ou en combattant en ligne, pour déborder ou du moins pour égaler le front de l'ennemi. Scipion adopta tour à tour à Zama ces deux ordres de bataille, dans le premier combat l'ordre profond, et dans le second l'ordre étendu. C'est ce changement de dispositions, au milieu de l'action, qui déconcerta Annibal, et qui fit à Scipion cette réputation militaire que n'éclipsa pas même depuis celle de César. Voy. Polybe, lib. V, cap. 1. Folard ne s'était pas fait une idée juste de ces manœuvres; et voilà pourquoi, dans son lourd commentaire sur Polybe, il n'a pas bien su les expliquer.

à se sauver, et il se retira avec les débris de sa cavalerie à Hadrumète; d'où il passa sur une barque à Carthage, pour engager le sénat carthaginois à signer la paix sans différer. On dit même qu'un sénateur s'y opposant, parce qu'il en trouvait les conditions trop dures, Annibal le précipita de son siége; et comme le sénat trouvait ce procédé contraire au respect qui lui était dû, le vieux général s'excusa sur ce qu'étant sorti de Carthage à l'âge de neuf ans et n'y étant rentré qu'après 36 ans d'absence, il espérait qu'on lui pardonnerait son emportement en faveur de son zèle, ajoutant qu'il lui paraissait bien extraordinaire qu'on marchandât la paix, quand on n'avait plus aucun moyen de faire la guerre.

La paix fut alors conclue (1), mais à des conditions honteuses pour Carthage, qui fut obligée de livrer sa flotte et de payer un tribut aux Romains. La flotte fut brûlée dans le port, sans que ni le sénat ni le peuple ne proférassent une

(1) Par cette paix, les Carthaginois furent traités sans pitié, parce que dans les négociations on avait été indigné de leur mauvaise foi, passée depuis en proverbe sous le nom de *foi punique*. Rome avait l'habitude de traiter les vaincus avec plus de générosité, tant pour sa propre dignité que pour ne pas paraître insensible aux malheurs de la condition humaine, et pour éviter de s'attirer ainsi la haine des autres nations.

seule plainte; mais quand il fallut payer le tribut, le peuple se souleva et les sénateurs se mirent à pleurer comme des enfants : ce qui indigna Annibal. «Vous avez supporté, leur dit-il d'un ton sévère, qu'on brûlât vos vaisseaux : la honte publique ne vous a pas arraché un soupir, et aujourd'hui, ajouta-t-il avec un sourire amer, vous pleurez sur votre argent (1). »

Rome et Carthage présentaient alors un aspect bien différent. Rome, malgré tout le butin qu'elle avait amassé dans ses guerres contre les autres peuples d'Italie, était encore une ville pauvre, purement agricole et ne faisant quelque commerce qu'avec la Sicile et les côtes de la Grèce et de la Gaule Narbonnaise; mais Carthage trafiquait déjà avec tout l'univers, avec l'Égypte, la Syrie, l'Asie mineure, la Grèce, l'Espagne, et elle naviguait jusque dans l'Océan, où elle envoyait ses vaisseaux, d'un côté vers le sud jusqu'aux îles Fortunées, et de l'autre vers le nord jusqu'aux îles de Thulé. Tous les produits du monde affluaient dans son sein. Là se rencontraient l'or et l'argent de l'Espagne, l'étain de la Grande-Bretagne, l'ambre de la Germanie, le cuivre de l'Italie, les meubles élégants de l'Attique et du Péloponnèse,

(1) Voy. l'Histoire romaine de M. Michelet, au chap. 5, déjà cité.

les tapis de l'Asie mineure et de la Perse, la pourpre de la Syrie, le lin de l'Égypte, l'ivoire et l'ébène de l'Éthiopie, les parfums de l'Arabie, tous les tissus de l'Inde, ainsi que ses épiceries (1); et cependant dans la lutte longue et sanglante, qui eut lieu entre les deux cités, Rome l'emporta sur Carthage et le génie de Scipion sur celui d'Annibal, parce que Rome était alors dans toute la vigueur de ses institutions, tandis que celles de Carthage étaient sur leur déclin.

Que l'on se représente ici un vieux guerrier, comme Annibal, d'un caractère fier et indomptable, grandi dans la guerre et pour la guerre et en connaissant toutes les ruses et les combinaisons, vainqueur pendant seize ans en Italie de toutes les armées romaines, et maintenant vaincu tout d'un coup, dans son propre pays et presque sous les murs de Carthage, par un jeune général et par une armée nouvellement levée, qui triompha des vieilles bandes carthaginoises, moins encore par son courage que par ses belles manœuvres, et l'on pourra se faire une idée du dépit d'Annibal et de sa haine profonde contre les Romains. Aussi consacra-t-il le reste de sa vie à leur chercher des ennemis par tout l'univers.

Rentré à Carthage, après la paix, avec les débris

(1) Voy. *ib.* Histoire romaine de M. Michelet.

de son armée, il s'y fit nommer Suffète, et pour mettre sa patrie en état de recommencer la lutte, il entreprit de réformer son gouvernement. Il abattit l'oligarchie du sénat, rendit au peuple les droits qu'on lui avait ravis, étouffa toutes les factions qui se disputaient le pouvoir; et portant dans les dépenses publiques une main impitoyable, il mit de l'ordre dans les finances, et apprit au peuple que sans de nouveaux impôts il pouvait payer le tribut aux Romains et se préparer des ressources pour l'avenir. Il employa les loisirs de ses vieux soldats à creuser autour de la ville de nouveaux ports et à planter sur la côte d'Afrique ces arbres précieux qui produisent l'olive et qui couvraient la côte opposée de l'Italie : il encouragea l'agriculture et le commerce, ménagea à sa patrie des alliances avec les rois grecs, successeurs d'Alexandre, et la destina à devenir un jour le centre et le lien d'une ligue générale de tous les peuples contre le peuple romain.

Ainsi finit l'expédition d'Annibal, qui apprit aux Romains à vaincre, à force d'être vaincus, et qui eut pour eux le même résultat qu'eurent depuis pour les Russes les expéditions de Charles XII et de Napoléon. Ce fut Pyrrhus, élevé à l'école d'Alexandre, qui commença l'éducation militaire des Romains; et ce fut Annibal, nourri de toute la

science des Grecs et le premier tacticien de son temps, qui l'acheva (1).

Mais si Annibal déploya dans la guerre contre les Romains de grands talents militaires, il fit dans la conduite de cette guerre plusieurs fautes qui lui devinrent funestes. Sa marche à travers les Alpes et sa descente dans le Piémont sont des faits d'armes auxquels on ne peut rien comparer, si ce n'est la marche et la descente de Napoléon en Italie : toutefois si le général carthaginois attaqua très-bien l'Italie, il ne sut pas s'y maintenir.

Annibal n'avait que deux moyens de se maintenir en Italie : celui d'occuper, à la tête de la péninsule, la vallée du Pô, en s'y recrutant de troupes gauloises et en s'ouvrant un port de la Ligurie, pour se mettre en communication par la Sardaigne avec Carthage, ou bien de détruire en Italie le gouvernement romain, pour y substituer la domination de Carthage à celle de Rome. Or il n'adopta ni l'un ni l'autre de ces moyens. Si, en sortant de l'Espagne, il eût livré bataille à Sci-

(1) Les Carthaginois n'eurent aucun système de tactique jusqu'au temps du Lacédémonien Xantippe, un de leurs meilleurs généraux, et ils adoptèrent ensuite la tactique grecque que le père d'Annibal et surtout Annibal lui-même approprièrent au génie africain.

pion et qu'il eût pris Marseille placée sur sa route, avant de passer les Alpes et d'entrer en Italie, il se fût assuré de tout le littoral de l'Espagne et de la Gaule Narbonnaise, et il eût pu recruter son armée de troupes espagnoles et gauloises; tandis qu'en abandonnant aux généraux romains l'Espagne et la Gaule Narbonnaise, il ne put en tirer aucun secours. Il aurait dû au moins, quand il eut pénétré dans le cœur de l'Italie, après la bataille de Trasimène, marcher droit sur Rome, d'où il n'était plus éloigné que de quelques marches, au lieu de se porter le long du littoral adriatique dans l'Italie inférieure, où son armée, coupée de sa base d'opération, devait périr insensiblement, même au sein de la victoire, comme un arbre privé de sa sève. Il mérita donc le reproche, qu'on lui fit, de ne pas savoir profiter de la victoire. Annibal sut très-bien attaquer l'Italie, mais il ne sut pas la défendre. Voyons donc comment on pourrait attaquer et défendre la péninsule italienne : c'est le plus grand avantage que l'on puisse retirer aujourd'hui de l'expédition d'Annibal, et c'est une des raisons qui m'ont porté à décrire cette expédition, en général peu ou mal connue.

SECTION DEUXIÈME.

DE LA MEILLEURE MANIÈRE D'ATTAQUER ET DE DÉFENDRE L'ITALIE.

L'Italie est environnée au nord d'une chaîne de montagnes qui se courbe comme un arc, depuis la Méditerranée jusqu'au fond de l'Adriatique, et qui est couronnée par le mont Blanc, comme par un immense dôme. Cette chaîne, connue dans son ensemble sous le nom d'*Alpes*, s'élève graduellement depuis les bords de la Méditerranée jusqu'au mont Blanc, ou plutôt jusqu'au mont Saint-Gothard qui borde l'arc du côté de l'Italie, et elle va ensuite en s'abaissant jusqu'au fond de l'Adriatique, où elle se rattache à la chaîne illyrique, vers Trieste ou plutôt vers Fiume; et c'est dans l'interstice des deux chaînes que l'on a tracé la voie Caroline qui conduit de Fiume à Carlstad et de Carlstad en Hongrie. De Fiume

aux sources de la Koulpa, un des affluents de la Save, il n'y a guère que six lieues; et cette ligne est la meilleure ligne de défense de l'Italie sur le littoral adriatique. Elle devrait donc limiter de ce côté l'Italie; mais on lui donne ordinairement pour limites l'Izonzo sur le littoral de l'Adriatique, et le Var sur celui de la Méditerranée.

Les Alpes, en s'élevant de Trieste jusqu'au mont Saint-Gothard, séparent les eaux de l'Adriatique de celles du Danube : d'un côté coulent dans le Danube la Save, la Drave et l'Inn, et de l'autre dans l'Adriatique l'Izonzo, le Tagliamento, la Piave, la Brenta, l'Adige et tous les affluents de la rive gauche du Pô jusqu'au Tésin.

Le mont Saint-Gothard, quoique moins élevé que le mont Blanc, peut être regardé comme le point central des Alpes, et même comme le point dominant de toute l'Europe, puisque c'est de ce mont que descendent le Rhin dans l'Océan, le Rhône dans la Méditerranée, le Tésin dans le Pô et l'Adriatique, et l'Inn dans le Danube et la mer Noire.

Au-delà du mont Saint-Gothard, les Alpes s'abaissent graduellement vers le sud jusqu'à la Méditerranée et vont finir au mont Ariol, vers Savone, où elles se rattachent aux Apennins qui, comme un long ruban, coupent transversalement toute l'Italie et séparent les eaux de l'Adriatique

de celles de la Méditerranée. L'Italie est ainsi formée de deux grands littoraux, de celui de l'Adriatique qui s'enfonce par la vallée du Pô jusqu'au cœur des Alpes, et du littoral de la Méditerranée qui borde l'Italie depuis Nice jusqu'au détroit de Sicile.

On a comparé l'Italie, pour sa configuration, à une botte, dont le bout du pied touche presque à la Sicile; et elle se divise naturellement en trois parties : la partie supérieure ou continentale, formée principalement de la vallée du Pô; la partie inférieure ou péninsulaire, située entre l'Adriatique et la Méditerranée; et les îles proprement dites, dont les principales sont la Sicile, la Sardaigne et la Corse, entre lesquelles est enfermée cette partie de la Méditerranée, nommée anciennement mer Tyrrhénienne, du nom de Tyrrhénie, donné jadis à l'Étrurie ou à la Toscane.

La partie supérieure de l'Italie est formée des deux littoraux qui se prolongent, l'un, depuis l'Izonzo jusqu'aux bouches du Pô, le long de l'Adriatique, et l'autre, depuis le Var jusqu'au golfe de la Spezzia, le long de la Méditerranée. Le premier est connu sous le nom de littoral vénitien, et le second sous celui de littoral ligurien. Les anciens limitaient cette partie de l'Italie, d'un côté sur l'Adriatique à la rivière du Rubicon près de Rimini, et de l'autre sur la Méditerranée à la

rivière de la Magra près de Sarzane; mais elle serait mieux limitée par une ligne qui irait directement de Sarzane, à travers les Apennins, à Modène, et qui descendrait ensuite dans le Pò jusqu'à son embouchure au-dessous de Ferrare, parce qu'elle partagerait l'Italie en deux portions presque égales. On pourrait même la limiter par une ligne d'eau, en remontant la Magra jusqu'à la crête des Apennins, et en descendant avec la Parma dans le Pò au-dessous de Parme. Si de Parme, comme point central, on décrit un demi-cercle vers le nord, depuis l'embouchure du Var jusqu'à celle de l'Izonzo, on aura tracé tout le pourtour de la partie supérieure de l'Italie, dont on peut évaluer la superficie à environ cinq mille lieues carrées. La partie inférieure ou péninsulaire, comprise entre l'Adriatique et la Méditerranée, présente un long trapèze d'environ six mille lieues carrées, et on évalue la superficie des îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse à près de quatre mille lieues : ce qui donne à l'Italie entière, telle qu'elle a été limitée, une surface d'environ quinze mille lieues carrées. On porte la population de la partie supérieure à neuf millions d'habitants, celle de la partie inférieure à dix millions, celle des îles à deux millions, et la population totale à vingt-un millions.

L'Italie n'a sur le côté du continent que 150 lieues

de frontières, depuis l'Izonzo jusqu'au Var; et ces frontières sont défendues par les Alpes, les plus hautes montagnes de l'Europe. Les Alpes, en se dirigeant de l'est à l'ouest, se pyramident successivement vers Idria entre les sources de l'Izonzo et de la Save, vers Cadore entre celles de la Piave et de la Drave, au mont Brenner entre celles de l'Adige et de l'Inn, au mont Splugen entre celles de l'Adda et un des affluents du Rhin, au mont Saint-Gothard entre celles du Tésin et du Rhône; d'où en se courbant au sud, elles projettent le Simplon, le mont Rosa, le grand et le petit Saint-Bernard, derrière lesquels le mont Blanc élève sa tête jusqu'aux cieux, et descendent ensuite, comme par gradins, sur la Méditerranée, en se pyramidant encore au mont Cenis, au mont Genèvre, au mont Viso, et au pic qui domine le col de Tende. Ce pic a 1400 toises d'élévation au-dessus du niveau de la Méditerranée, le mont Viso en a 1500, le mont Genèvre 1700, le mont Saint-Gothard 1900, et le mont Blanc 2400 (1). De ce point culminant, la

(1) Le mont Blanc est comme le nœud de trois grandes chaînes de montagnes qui traversent toute l'Europe. Une de ces chaînes se dirige au sud vers la Méditerranée, et va se rattacher aux Apennins; une autre se dirige à l'est vers le fond de l'Adriatique, et va se rattacher aux monts Illyriques; et la troi-

chaîne des Alpes va toujours en s'abaissant vers l'Adriatique, comme vers la Méditerranée, jusqu'à ce qu'enfin elle se rattache, d'un côté aux monts Illyriques, et de l'autre aux monts Apennins. Une infinité de cols ou de dépressions rompent la chaîne et la percent en divers sens; mais il y a peu de ces cols que l'on puisse traverser sans danger. A 1400 toises de hauteur, on ne trouve plus aucune trace de végétation, et à 1600 toises s'élèvent des glaciers éternels, qui sont les sources des plus grands fleuves de l'Europe, et d'où descendent le Pô dans l'Italie, le Rhône dans la France, le Rhin et l'Inn dans la Suisse et l'Allemagne.

La Suisse, l'ancienne Helvétie, est comprise presque tout entière entre le Rhin et le Rhône, sur le versant septentrional des Alpes, et elle n'occupe sur le versant méridional que quelques petites vallées qui jettent leurs eaux dans l'Adige et le Tésin : c'est un pays âpre et montueux, de

---

sième se dirige au nord, et va par le mont Jura se rattacher aux Vosges. Le Rhône qui, en sortant du lac de Genève, semble avoir déchiré cette dernière chaîne pour entrer en France, avait peut-être jadis une autre direction, et passait vraisemblablement du lac de Genève dans celui de Neufchâtel, pour aller se jeter dans le Rhin par les autres petits lacs qui de ce côté bordent la Suisse.

2600 lieues carrées de superficie et d'environ 2 millions d'habitants.

La chaîne des Alpes, depuis l'Izonzo jusqu'au mont Saint-Gothard, verse ses eaux, d'un côté par la Save, la Drave et l'Inn dans le Danube, et de l'autre par l'Izonzo, le Tagliamento, la Piave et l'Adige dans l'Adriatique; et depuis le mont Saint-Gothard jusqu'au Var, elle les verse, d'un côté par le Rhin et le Rhône dans l'Océan et la Méditerranée, et de l'autre par le Pô dans l'Adriatique. L'Italie est séparée de la Suisse par cette partie de la chaîne qui verse d'un côté la Limat, la Reus et l'Aar dans le Rhin, et de l'autre l'Oglio, l'Adda et le Tésin dans le Pò; et elle est séparée de la France par cette autre partie de la chaîne qui verse d'un côté l'Isère et la Durance dans le Rhône, et de l'autre la Sésia, la Baltéa, la Doira et la Stura dans le Pô.

Le Pô naît au pied du mont Viso près des sources de la Durance; et après avoir reçu toutes les eaux qui descendent des Alpes d'un côté et des Apennins de l'autre, il va se jeter dans l'Adriatique au-dessous de Ferrare, à peu près à une égale distance de Venise et de Ravennes. Ce fleuve n'a que 130 lieues de cours, et le Rhône et le Rhin n'en ont chacun que 200; mais le Danube, qui descend des montagnes subalpines de la forêt Noire et qui reçoit l'Inn à Passau,

entre la Bavière et l'Autriche, a un cours de 550 lieues : c'est le plus grand fleuve de l'Europe.

La vallée arrosée par le Pô est la plus grande de l'Italie et une des plus fertiles de l'Europe : elle s'ouvre peu à peu jusqu'au confluent de la Doira, vers Turin, où elle se déploie comme un éventail; mais elle se rétrécit ensuite de nouveau vers le confluent du Tésin, entre Pavie et Stradella, où elle est resserrée, sur la rive droite du fleuve, par les derniers mamelons des Apennins. Le Pô coule au pied de ces mamelons, jusque vers Stradella, qui est le point le plus étroit de la vallée : un fort la boucherait de ce côté presque entièrement, et une armée, qui la descendrait, ne pourrait défiler sur la rive droite que sous le canon de ce fort, et sur la rive gauche que sous celui de la forteresse de Pavie. Le fleuve coule ensuite majestueusement au milieu de la vallée, et va par Plaisance, Crémone, Casal et Guastalla se jeter par sept bouches dans l'Adriatique, à dix lieues au-dessous de Ferrare et à deux lieues de l'embouchure de l'Adige, avec lequel il finit quelquefois par confondre ses eaux. Les affluents de sa rive gauche, qui descendent des glaciers des Alpes, ont presque tous des crues régulières; mais ceux de sa rive droite, qui descendent des montagnes nues des Apennins, causent de fréquentes inonda-

tions. On a construit en certains endroits des digues qui ont jusqu'à 30 pieds de hauteur; mais le lit du fleuve est quelquefois plus élevé que le terrain environnant, et la vallée qu'il parcourt est menacée, comme la Hollande, d'être engloutie sous les eaux. Le lac de Comachio, situé vers son embouchure, n'est formé que par les infiltrations du fleuve, dont les eaux s'étendent jusque vers Ravennes; en sorte que tout le littoral de l'Adriatique, depuis Ravennes jusqu'à l'embouchure de l'Adige et même jusqu'à Venise, semble être une alluvion du Pô. Le fleuve a 150 toises de large devant Turin, 200 devant Plaisance et plus de 500 devant Ferrare. Sa pente ordinaire dans son cours inférieur n'est pas de plus d'un pied sur mille toises.

Les Apennins, qui séparent la vallée du Pô du littoral de la Méditerranée et qui coupent transversalement toute l'Italie, commencent là où finissent les Alpes, au mont Ariol vers Savone, ou plutôt au col de Cadibone entre le mont Ariol et les collines de Saint-Jacques, par où passe le chemin de Savone à Alexandrie. Le col de Cadibone, à huit lieues de Savone, est tout à la fois la partie la plus basse des Alpes et des Apennins. Depuis ce col, les Apennins s'élèvent progressivement par un mouvement inverse de celui des

Alpes, d'abord jusqu'au mont Pellegrino qui sépare la Ligurie de la Toscane, puis du mont Pellegrino jusqu'au mont Cornaro qui sépare la Toscane de l'État romain, et enfin du mont Cornaro jusqu'au mont Vélino qui sépare l'État romain du royaume de Naples. Le mont Vélino partage par le milieu la Péninsule de l'Italie, et il est tout à la fois le point central et le point culminant de l'Italie péninsulaire. De ce mont coulent, d'un côté le Vélino par la Néra dans le Tibre, et de l'autre l'Atorno par la Pescara dans l'Adriatique. Situé à 18 lieues de la ville de Rome et à la même distance de celle de Pescara, le mont Vélino élève sa tête à 1300 toises au-dessus de ces deux villes et porte sur son front un bandeau de neiges éternelles.

La chaîne des Apennins décline ensuite depuis le mont Vélino jusqu'à l'extrémité de la Péninsule, et elle se divise au mont Acuto, qui domine la Basilicate ou l'ancien Brutium, en deux autres chaînes, dont l'une se ramifie dans la terre d'Otrante, en séparant l'Adriatique du golfe de Tarente, et l'autre traverse la Calabre et va finir au détroit de Sicile, en séparant le golfe de Tarente de la mer Tyrrhénienne. Le mont Acuto est le point dominant de l'Italie inférieure, puisque c'est du groupe des montagnes environnantes

que coulent le Silare dans le golfe de Salerne, le Bradano dans le golfe de Tarente, et l'Aufide ou l'Ofanto dans l'Adriatique.

La chaîne apennine, depuis les collines de Saint-Jacques jusqu'au mont Pellegrino, sépare le littoral ligurien de la vallée du Pô, et verse, d'un côté la Polcevera, la Magra et le Serchio dans la Méditerranée, et de l'autre la Scrivia, la Trébia (1), le Taro, la Parma et le Réno dans le Pô. Trois routes naturelles ou indiquées par la configuration du terrain traversent cette chaîne : une va de Gênes à Tortone par le col de la Bocchetta, en remontant la Polcevera et en descendant la Scrivia, une autre va de Sarzane à Parme en remontant la Magra et en descendant la Parma, et la troisième va de Lucques à Bologne en remontant le Serchio et en descendant le Réno. La chaussée artificielle de Florence à Bologne et celle de Lucques à Modène par la Grafignana ne sont que des branches des deux dernières, et la chaussée de Gênes à Milan par Tortone et Pavie suit le tracé de la première.

Les Apennins, depuis le mont Pellegrino jusqu'au mont Cornaro, séparent le littoral de la

(1) La Scrivia descend du col de la Bocchetta, et la Trébia du col de Toriglio, à trois lieues seulement de Gênes.

Méditerranée de celui de l'Adriatique et versent, d'un côté dans la Méditerranée l'Arno et ses affluents, et de l'autre sur le littoral adriatique le Rubicon et tous les torrents qui sillonnent ce littoral depuis Ravennes jusqu'à Rimini. L'Arno ne coule pas, comme ces torrents, perpendiculairement à la mer : il serpente dans des vallées obliques ou longitudinales, et descend d'Arezzo à Florence et de Florence à Pise : c'est, après le Tibre, la plus grande rivière du littoral méditerranéen. Deux routes traversent ici la chaîne apennine : l'une va de Livourne passer l'Arno devant Pise, et remontant le fleuve jusqu'à Florence, elle va traverser les Apennins au mont Caréli; d'où elle descend par Bologne à Ferrare sur le Pô, ou par Imola à Ravennes sur l'Adriatique. L'autre remonte l'Arno jusque vers Arezzo et va passer les Apennins au mont Cornaro pour descendre avec le Rubicon à Rimini.

La chaîne des Apennins, depuis le mont Cornaro jusqu'au mont Vélino, court à peu près à une égale distance du littoral de l'Adriatique et de celui de la Méditerranée, et verse sur l'un le Métaure, la Chienti et le Tronto, et sur l'autre le Tibre et ses nombreux affluents. Le Tibre, le plus grand fleuve de l'Italie après le Pô, a 50 lieues de cours : il descend par un grand circuit des plus hautes cimes des Apennins à Pérouse, et de Pé-

rouse à Rome; d'où il va se jeter dans la mer presqu'en droite ligne, au-dessous d'Ostie. Trois routes principales conduisent de Rome sur le littoral de l'Adriatique, en traversant la chaîne apennine: la première remonte le Tibre jusqu'à Pérouse, d'où elle s'élève par Citta di Castello sur la crête des Apennins, pour descendre avec la Foglia à Pésaro ou avec le Métaure à Fano : la seconde passe à Spolète et s'élève par Foligno sur les Apennins vers Serravalle, d'où elle descend par Tolentino, Macérata et Lorète à Ancône: la troisième passe à Terni et s'élève sur les Apennins vers les sources de la Néra, pour descendre avec le Tronto à Ascoli; ou bien elle s'élève sur les Apennins vers Riéti et vers les sources du Vélino, pour descendre avec l'Atorno à Aquila et à Popoli, et de Popoli à Pescara avec la rivière de ce nom.

La chaîne apennine, qui va toujours en s'abaissant depuis le mont Vélino jusqu'au mont Acuto et depuis le mont Acuto jusqu'à l'extrémité de la péninsule italienne, verse ses eaux par le Volturne et le Silare (1) dans la Méditerranée, par le Bradano dans le golfe de Tarente,

(1) Les ruines de Pœstum sont près de l'embouchure du Silare.

et par l'Ofanto dans l'Adriatique. Plusieurs routes traversent cette chaîne. Les deux principales sont la route de Capoue à Manfrédonia et celle de Naples à Otrante : l'une remonte de Capoue le Volturne jusqu'à Bénévent, et descend par Lucéra ou par Foggia à Manfrédonia : l'autre va de Naples à Nola et s'élève vers Avellino sur les Apennins, pour descendre avec l'Ofanto par Canose à Barléta; d'où, en côtoyant l'Adriatique, elle va par Bari et Brindes à Otrante.

Telles sont les principales routes transversales du littoral de la Méditerranée à celui de l'Adriatique et à la vallée du Pô. La plupart de ces routes sont très-difficiles et seraient impraticables en hiver à l'artillerie : les seules ouvertes en tout temps sont la route de Gênes à Tortone par le col de la Bocchetta, celle de Florence à Bologne par le col du mont Caréli, et celle de Rome à Ancône par le col de Serravalle. Toutes les autres sont des routes longitudinales, qui côtoient le littoral de la Méditerranée ou celui de l'Adriatique. La principale route du littoral méditerranéen va de Nice par Gênes à Pise et à Livourne, et de Livourne par Rome à Naples ; mais cette route devient très-difficile sur le littoral de la Toscane et même jusqu'à l'embouchure du Tibre, parce qu'elle traverse les marais de Piombino, d'Orbitello et de Civita-Vecchia : ce qui fait qu'on lui préfère la

route intérieure de Pise par Florence, Sienne et Orviète à Rome. Une très-belle chaussée conduit ensuite de Rome par Terracine et Capoue à Naples, et cette chaussée se prolonge même jusqu'à la ville de Salerne, au-delà de laquelle le reste de la route jusqu'à Reggio et au détroit de Sicile est tantôt bonne, tantôt mauvaise, et quelquefois même impraticable.

La principale route du littoral adriatique va de Trieste à Venise le long du littoral vénitien, et de Venise à Ravennes, à travers les bouches du Pô et les lagunes de Comachio, où elle est en général très-mauvaisé et souvent inondée; mais elle rencontre au-delà de Ravennes la grande chaussée qui vient de Bologne par Imola, Faenza, Forli et Cézène à Rimini, et qui conduit de Rimini par Pésaro, Fano et Sinigaglia à Ancône. Là, la route de Rome se sépare de celle du littoral et s'élève par Lorète, Macérata et Tolentino sur les Apennins, pour descendre par Foligno à Spolète, tandis que l'autre côtoie l'Adriatique et va d'Ancône par Fermo à Pescara, où elle entre dans le royaume de Naples et conduit par Termoli à Manfrédonia et de Manfrédonia par Barlèta, Bari et Brindes à Otrante.

Les autres routes de l'Italie sont celles qui coupent la vallée du Pô ou la vallée de l'Adige. La principale est la route qui va de Turin à Mi-

lan, où elle se divise en deux branches : l'une de ces branches va traverser le Pô devant Plaisance, et conduit par Lodi, Parme, Reggio et Modène à Bologne : l'autre va par Créma, Brescia et Peschiéra traverser l'Adige à Vérone et conduit par Vicence et Padoue à Venise.

Telles sont la charpente et la configuration de l'Italie. Cette contrée est une des plus belles de l'Europe, celle qui jouit du plus beau climat et qui produit les plus beaux fruits et les plus beaux hommes : *magna parens frugum, magna virûm* (1) : elle est par sa situation péninsulaire comme la reine des mers : elle domine par Venise sur l'Adriatique, par Tarente sur la mer ionienne et par Gênes sur toute la Méditerranée. La France n'a sur cette mer qu'une seule issue, celle du Rhône; et l'Espagne, qui y occupe une zône plus étendue, n'y a qu'un seul bon port, celui de Cartha-

---

(1) Ce passage de Virgile forme l'épigraphe de l'un des meilleurs ouvrages que nous ayons sur l'Italie et que l'auteur s'est contenté de distribuer à ses amis, bien qu'il mérite d'être lu par tous ceux qui veulent connaître les monuments, les arts, les mœurs et surtout l'état actuel de ce beau pays : c'est l'itinéraire d'un voyage en Italie en 1819 et 1820, par M. Ducos, Paris, 1829, 4 vol. in-8°, imprimerie de Dondey-Dupré : ouvrage semé de traits brillants, et écrit avec verve et élégance.

gène, tandis que l'Italie y a tout à la fois un très-grand littoral et de très-beaux ports, dans le golfe de la Spezzia et dans celui de Naples. C'est cette belle situation de l'Italie et surtout la fertilité de son territoire, qui y ont attiré tour à tour les divers peuples de l'Europe et surtout ceux du nord. Voyons donc comment on pourrait la défendre contre eux. Mais d'abord il faut dire un mot de la manière dont elle est gouvernée, afin qu'on puisse connaître ses ressources et ses moyens de défense.

L'Italie est maintenant divisée en huit États plus ou moins grands, savoir : le Piémont, la Lombardie, Parme, Modène, Lucques, la Toscane, l'État romain et l'État napolitain.

Le Piémont, situé au pied des Alpes et coupé en deux par les Apennins, s'étend d'un côté dans la vallée du Pô jusqu'au Tésin, et de l'autre sur le littoral de la Ligurie jusqu'à la Magra. Cet État, qui comprend encore la Savoie et la Sardaigne, forme comme la nuance de la France à l'Italie, et il est gouverné par un prince absolu, mais qui tend à se modérer depuis l'avénement au trône de la nouvelle branche de Savoie. La population y est de près de trois millions d'habitants, le revenu public de soixante millions de francs et l'armée permanente de 30,000 hommes, que l'on peut porter en temps de guerre à 60,000 et même

à 75,000 hommes (1). L'accouplement du Piémont et de la Ligurie, est comme celui de la Hollande et de la Belgique, une de ces unions forcées, qui doivent se rompre au premier choc. Les deux principales villes de cet État sont Turin et Gênes, la première le siége de son gouvernement, la seconde celui de son commerce.

La Lombardie, située à l'est du Piémont, présente une tout autre physionomie, et forme comme la nuance de l'Allemagne à l'Italie. Elle s'enfonce dans les terres jusqu'au Tésin, et elle occupe tout le littoral de l'Adriatique depuis le pied des Alpes jusqu'à l'embouchure du Pô. On lui donne une population de cinq à six millions d'habitants, qui sont gouvernés par l'Autriche, comme une colonie l'est par sa métropole. Milan, sa capitale, est sous le joug de Vienne, et Venise, le siége de son commerce, partage aujourd'hui ce commerce avec Trieste, et n'est plus la reine de l'Adriatique. On porte le revenu public à 120 millions de francs; et l'armée lombarde est de 50,000 hommes en temps de paix, et de 150,000 en temps de guerre. L'Autriche entretient dans cet État une armée presque aussi forte que celle de tous les autres États italiens réunis.

---

(1) C'est le chiffre de son cadre de guerre.

Les duchés de Parme et de Modène, situés sur la rive droite du Pô, en descendant vers son embouchure, n'ont pas ensemble plus d'un million d'habitants, et sont gouvernés par des princes autrichiens, qui sont comme les vassaux de l'Autriche et qui n'entretiennent qu'un simulacre d'armée, parce qu'ils sont défendus par l'armée autrichienne.

Au sud de Parme et de Modène court la chaîne des Apennins; et c'est au revers de cette chaîne que l'on trouve la principauté de Lucques et le grand-duché de Toscane. Lucques est gouverné par un prince indépendant; mais la Toscane l'est, comme Parme et Modène, par un archiduc autrichien. Parme, Modène et Lucques sont des états en miniature. Celui de Toscane est plus grand, et peut contenir avec Lucques, qui en est comme l'enclave, environ un million et demi d'habitants. Son revenu est de 20 millions de francs, et le cadre de son armée de 5,000 hommes seulement. La Toscane forme comme la transition de l'Italie française et allemande à l'Italie proprement dite: c'est l'État de la Péninsule où l'on respire le plus à son aise; et quoique la liberté n'y ait pas plus de garanties que dans les autres États Italiens et que le pouvoir souverain n'y soit limité que par la volonté du prince, celui-ci par une tradition de famille y abuse rarement de son pouvoir. Il se

limite lui-même dans son propre intérêt. De là, la douceur des mœurs toscanes, qui attirent les voyageurs à Florence, devenue comme l'Athènes de l'Italie. Livourne, la principale ville après Florence, est une espèce de colonie étrangère, qui exploite à son profit le commerce de la Toscane, mais qui enrichit l'agriculture du pays.

La Toscane est environnée au nord et à l'est par l'État Romain, dont le noyau est dans la vallée du Tibre, mais qui s'étend au nord des Apennins le long de l'Adriatique depuis Ferrare jusqu'à Ascoli : c'est l'Italie centrale et sans alliage, présentant dans son ensemble une espèce de marqueterie, avec autant de gouvernements particuliers que de provinces, mais tous soumis au pouvoir suprême du Pape qui est tout à la fois pontife et monarque. Rome, sa capitale et le chef-lieu du Catholicisme, vit des tributs de la religion et du concours des voyageurs qui y sont attirés par la beauté de ses cérémonies religieuses; mais ce qui contribue encore plus à les y attirer, c'est la beauté de ses édifices, la richesse de ses musées et la magnificence de ses ruines. On porte la population de l'État Romain à deux millions et demi d'habitants, et le revenu de son gouvernement seulement à 30 millions de francs. Le cadre de son armée n'est guère plus grand que celui de la Toscane. Son agriculture est languissante, et un

système prohibitif mal entendu ruine son commerce. De vieilles habitudes de brigandage ont imprimé à la population des montagnes une physionomie sauvage; mais celle des plaines et des principales villes a des mœurs plus douces. Rome n'existe plus que par la majesté de son culte et de ses monuments : c'est un lieu de pélérinage pour la pensée, et comme un champ d'asile, ouvert aux ambitions trompées et aux infortunes royales.

L'État Napolitain termine au sud l'Italie et comprend l'île de Sicile : c'est l'état le plus grand de l'Italie. On lui donne une population de sept à huit millions d'habitants, un revenu de cent millions de francs et une armée permanente de quarante mille hommes, que l'on peut porter sur le pied de guerre à cent vingt mille. C'est celui des États Italiens, où le pouvoir absolu du prince a dans les mœurs publiques le moins de frein. Le despotisme y flétrit tout, jusqu'à la beauté des campagnes. Les provinces y sont livrées à des intendants, sans influence pour le bien, tout puissants pour le mal, et les tribunaux y vendent la justice. Les Siciliens et les Napolitains se haïssent entre eux, autant que les Génois et les Piémontais, et l'union des premiers est aussi fragile que celle des seconds. La Sicile forme la nuance de l'Italie à l'Afrique, comme le Piémont forme celle de la

France à l'Italie. Les Napolitains ont toute l'indolence des Espagnols et tous les vices des Italiens, sans avoir les vertus ni des uns ni des autres. Naples, leur capitale, a 400,000 habitants, et présente la tête d'un géant sur le corps d'un nain. Cette ville a tous les inconvénients des capitales trop peuplées, et elle en a qui lui sont particuliers, parce que le peuple y est encore plus desœuvré et plus enclin aux séditions (1).

Tel est l'état actuel de cette belle Italie que l'on ne peut parcourir sans se souvenir de sa grandeur passée et sans éprouver pour elle la plus vive sympathie. Deux gouvernements étrangers, la France et l'Autriche, semblent se la disputer et vouloir à l'envi régler son avenir : l'un paraît être son bon, l'autre son mauvais génie. Le temps fera connaître qui l'emportera des deux. Mais si l'Italie veut être heureuse, elle doit rester indépendante, et pour rester indépendante, se défendre également contre la France et l'Autriche, et n'avoir de maîtresse qu'elle-même.

L'Italie peut être attaquée sur son littoral par toutes les puissances maritimes de l'Europe ; mais

---

(1) On peut consulter sur l'état actuel de Naples le voyage déjà cité de M. Ducos : les mœurs des Napolitains y sont peintes de main de maître.

elle ne peut guère l'être sur sa frontière continentale que par l'Autriche et par la France, parce que les Suisses n'ont ni assez de troupes ni assez d'argent pour l'attaquer avec succès, et que, lors même qu'ils l'auraient conquise, ils ne pourraient pas la garder.

L'attaque par le littoral est la plus facile, parce qu'on peut opérer partout des débarquements, dans le golfe de Gênes, vers la baie de la Spezzia ou vers les bouches de l'Arno, dans le golfe de Naples ou dans celui de Tarente, et même dans le fond du golfe adriatique, vers les lagunes de Venise ou vers les bouches du Pô. L'attaque par les golfes de Naples et de Tarente n'atteint l'Italie qu'à ses extrémités; mais l'attaque par les bouches de l'Arno ou par celles du Pô l'atteint au cœur et la coupe en deux. Ces deux points sont les plus vulnérables. Il faudrait, pour les défendre, relever les forteresses de Pise et de Ravennes, couvrir de batteries les bouches de l'Arno et celles du Pô, et construire dans le bassin des deux fleuves deux grandes forteresses intérieures pour servir d'appui ou de refuge à une armée, en plaçant l'une de ces forteresses vers Florence, et l'autre vers Ferrare : on pourrait même fermer les avenues de ces deux forteresses du côté du littoral, avec des manœuvres d'eau. Il serait inutile de fortifier les passes des Apennins, parce

qu'on ne peut les défendre toutes, et que lorsqu'on en garde une, l'ennemi peut pénétrer par une autre. La chaîne des Apennins n'est pas aussi élevée que celle des Alpes et n'est pas défendue, comme celle-ci, par ses glaciers et ses neiges éternelles : il faudrait donc se borner à défendre les accès du Pô et de l'Arno, et à fortifier les ports de la Spezzia, de Naples et de Tarente.

Mais l'Italie n'a pas seulement à se défendre sur le littoral, elle doit encore se défendre sur sa frontière continentale, où elle peut être attaquée par les Allemands et par les Français. Les ennemis les plus dangereux de l'Italie sont certainement les Allemands et surtout les Autrichiens, parce qu'ils en occupent déjà une partie, et qu'ils peuvent aisément envahir l'autre. Or l'invasion des Autrichiens ne peut qu'être funeste à l'Italie, parce que ces peuples vivant sous une monarchie absolue, les Italiens n'ont rien à attendre d'eux que le pillage et la servitude. Les Français sont bien moins dangereux, parce qu'ils vivent sous une forme de gouvernement plus tempérée, et qu'en ravissant à l'Italie son indépendance, ils pourraient lui donner en échange quelques-unes de leurs institutions et contribuer à sa régénération politique, quoique au fond ils pussent y contribuer encore mieux par le spectacle de leur bonheur intérieur, que par l'invasion de leurs

armées. Les Italiens doivent donc commencer par rejeter les Autrichiens au-delà des Alpes; mais en supposant qu'ils y parviennent un jour, ou par eux seuls ou avec leurs alliés, les Autrichiens pourront toujours attaquer l'Italie sur l'arc de la chaîne alpine qui se prolonge depuis Trieste jusqu'au mont Saint-Gothard, et les Français pourront toujours l'attaquer sur celui qui se courbe depuis le mont Saint-Gothard jusqu'à Nice.

Les Autrichiens peuvent tourner les Alpes à l'est, parce qu'ils occupent tout le littoral dalmatique, et ils peuvent entrer en Italie par Fiume et Trieste. Les Italiens n'ont plus dès-lors à leur opposer d'autres lignes de défense que celles des rivières qui descendent des Alpes dans l'Adriatique et dans le Pô. Parcourons donc ces différentes lignes :

La première est celle de l'Izonzo. L'Izonzo couvre de ce côté l'Italie, parce qu'il en forme la limite. Les autres lignes de défense sont couvertes par le Tagliamento, la Livenza, la Piave, la Brenta, l'Adige, le Mincio, l'Oglio, l'Adda et le Tésin; mais toutes ces lignes peuvent être tournées au nord par les cols des Alpes, et les Autrichiens peuvent pénétrer en Italie à travers ces cols, parce qu'ils peuvent y monter avec les affluents de la Save, de la Drave et de l'Inn. Les cols des Alpes peuvent être sans doute plus ou

moins bien défendus; mais ils sont plus faciles à défendre du côté de l'Autriche, que du côté de l'Italie. Les Alpes ont en général des pentes très-brusques sur les versants du sud, où leurs flancs sont déchirés par la fonte subite des neiges, tandis qu'elles ont des pentes moins inclinées sur les versants du nord, où les neiges fondent graduellement. Presque toutes leurs eaux descendent par des vallées perpendiculaires dans l'Adriatique et dans le Pô, tandis qu'elles descendent souvent par des vallées obliques ou longitudinales dans le Danube et dans le Rhin : d'où il suit que pour défendre l'Italie, il faut nécessairement défendre la tête de toutes les vallées ou du moins leurs principaux débouchés, tandis qu'on peut défendre l'Autriche et même la Suisse, en se repliant successivement d'une vallée dans une autre, comme de la vallée de la Save dans celle de la Drave, et de la vallée de la Drave dans celle de la Müer, ou de la vallée de l'Aar dans celle de la Reüs, et de la vallée de la Reüs dans celle de la Limat.

L'Izonzo, la première de toutes les rivières qui couvrent l'Italie du côté de l'est, descend du col de Tarvis dans l'Adriatique. De Tarvis à Caporéto, la rivière coule à travers des montagnes inaccessibles; mais on peut la passer au-dessous de Caporéto vers Gradisca, Goritza ou Monte-Falcone. La place d'Aquilée défendait jadis cette ligne, qui

n'est plus défendue aujourd'hui que par la petite forteresse de Palma-Nova; mais on peut la tourner par la chaussée qui descend de Caporéto par Cividale à Udine, et surtout par celle qui descend de Tarvis par Pontéba à Tolmezzo et à Osopo sur le Tagliamento. Il faudrait fortifier la position de Tarvis, qui couvrirait tout à la fois les deux chaussées de l'Izonzo et du Tagliamento (1).

La ligne du Tagliamento n'est défendue dans sa partie supérieure que par la petite forteresse d'Osopo; mais elle l'est dans sa partie inférieure par les escarpements de la rivière, et vers la mer par les marais qui, depuis l'Izonzo jusqu'à la Piave, couvrent tout le littoral. Le Tagliamento n'est infranchissable que dans ses débordements. Il faudrait en défendre les principaux passages, et surtout celui qui conduit de Spilimberg par Sacile à Conégliano et où le fleuve se divise en une infinité de torrents, semblables dans les grandes eaux à autant de rivières.

La ligne de la Livenza peut être tournée par Sacile et Conégliano; mais celle de la Piave est couverte sur son centre par la forêt de Montello,

---

(1) Voyez sur la défense de la frontière des Alpes les Mémoires du général Montholon, pour servir à l'histoire de Napoléon, t. III, chap. 4, p. 128 et suivantes.

et de Montello à la mer, par des marais impraticables. Cadore, Bellune et même Feltre en défendent la partie supérieure, et la partie inférieure, défendue par les marais, couvre Trévise et même Venise; mais cette dernière ville est encore mieux défendue par ses propres lagunes que par celles de la Piave.

On va de la ligne de la Piave à celle de la Brenta par Trévise, Castel-Franco et Bassano, ou bien on va directement de Trévise par Noale à Padoue, en passant la Brenta devant cette ville; et l'on va de la ligne de la Brenta à celle de l'Adige par Vicence et Vérone, ou bien on va par Padoue à Este et à Légnago. La ligne de la Brenta couvre Vicence et Padoue; mais elle laisse à découvert Trévise, et même Venise. Cette ligne n'est accessible que par des gorges faciles à défendre; mais elle a l'inconvénient, comme toutes les lignes précédentes, de pouvoir être tournée par la grande chaussée de Vérone à Inspruck, qui remonte l'Adige jusqu'à Botzen et qui va par Brixen traverser les cols du mont Brenner, pour descendre avec l'Inn dans la vallée du Danube: en sorte qu'une armée autrichienne, qui déboucherait par cette chaussée dans la vallée de l'Adige vers Trente, aurait tourné toutes les lignes d'eau qui couvrent le littoral de l'Adriatique, depuis l'Izonzo jusqu'à l'Adige : la ligne de l'Adige est

pour cette raison la meilleure ligne défensive de l'Italie, du côté de l'Autriche. On pourrait donc se borner à fermer les débouchés de toutes les rivières qui descendent dans l'Adriatique, depuis l'Izonzo jusqu'à la Brenta, et défendre la seule ligne de l'Adige. Cette rivière n'est pas guéable dans son cours inférieur, et elle a devant Vérone 60 toises de large. En occupant la tête du lac de Guarda avec un fort à Riva et les débouchés de la Chièse avec un autre fort à Bocca-d'Anfo, la ligne de l'Adige ne pourrait plus être tournée; et elle couvrirait toute la Lombardie, où les Autrichiens ne pourraient plus pénétrer que par la Suisse ou par les cols abruptes du mont Brenner et du mont Splugen.

La ligne de l'Adige, depuis Rovérédo jusqu'à la mer, peut être divisée en trois parties : la première comprise entre le lac de Guarda et le plateau de Rivoli, la seconde entre Rivoli et Légnago, et la troisième entre Légnago et l'embouchure du fleuve (1). La première est défendue par les hauteurs de Montébaldo et par la position de la Corona, et les deux autres le sont par la forteresse de Vérone et par celle de Légnago, qui servent tout à la fois de lignes de défense et de têtes de pont

(1) Voyez les Mémoires du général Montholon, *ib.*, chap. 4.

pour déboucher sur l'ennemi. Tout le terrain, depuis Légnago jusqu'à la mer, est couvert de marécages; et en coupant une des digues de l'Adige, au-dessous de Légnago, on inonderait tout le terrain jusqu'au Pô. On pourrait même unir les eaux de l'Adige à celles du Pô, en ouvrant une écluse à Castagnaro; et alors le canal Blanc formerait une seconde ligne de défense, en arrière de celle de l'Adige. Bonaparte, dans sa campagne d'Italie, entreprit même de défendre tout le front de la ligne de l'Adige, depuis Vérone jusqu'à la mer, en s'établissant au-delà du fleuve, sur les hauteurs de Caldiéro, derrière l'Alpon, sa droite appuyée aux marais d'Arcole, sa gauche à des hauteurs faciles à défendre; et l'on sait ce qu'il en coûta aux Autrichiens pour être venus l'y attaquer.

La ligne du Mincio est la première qui coupe de ce côté la vallée du Pô, et cette ligne ne peut pas être tournée au nord, quand on occupe la tête du laç de Guarda, d'où sort le Mincio, et le fort de Bocca-d'Anfo, qui ferme la vallée de la Chièse. Il suffit alors d'occuper les deux forteresses de Peschiera et de Mantoue, dont elle est flanquée à ses deux extrémités, et qui forment sa principale défense. Le Mincio est peu large et ne présente qu'un léger obstacle; mais en rétablissant la petite place de Goïto en arrière, et en occupant en avant avec quelques ouvrages de campagne les

deux mamelons de Valeggio et de Salionzo, qui dominent sa rive gauche, on pourrait aisément défendre cette ligne, qui n'aurait plus alors d'autre inconvénient, comme les autres lignes en-deçà de l'Adige, que d'affaiblir l'armée défensive, en l'obligeant de détacher une de ses divisions sur la rive droite du Pô, pour interdire à l'ennemi le passage du fleuve.

La ligne du Mincio a le grand avantage d'être très-courte et d'offrir un abri à une armée qui n'est pas assez nombreuse pour se défendre sur la longue ligne de l'Adige; et elle est en même temps très-forte, parce qu'elle s'appuie d'un côté au lac de Guarda, de l'autre au Pô; et qu'elle est défendue sur ses deux flancs par les forteresses de Peschiera et de Mantoue. Cette ligne couvre Brescia; et les deux lignes de l'Oglio et de l'Adda couvrent, l'une Bergame et Crema, l'autre Milan et Lodi.

L'Oglio descend, comme l'Adige, de ce massif de montagnes couronné par le mont Brenner, et il se rapproche tellement vers ses sources de celles de l'Adda, que les deux lignes de l'Adda et de l'Oglio doivent être comprises dans le même système de défense. Les deux rivières, en descendant des Alpes, traversent, l'une le lac d'Isco, l'autre celui de Como, et elles sont guéables toutes deux dans presque tout leur cours. Il faudrait

construire des chaloupes canonnières sur les deux lacs, garder les principaux passages des deux rivières et fortifier la tête de la ligne de l'Adda, en fermant les deux vallées de la Valteline.

L'Adda naît, comme l'Adige et l'Inn, au mont Brenner, et il est formé de deux affluents qui descendent dans le lac de Como, l'un par Bormio et Sondrio, et l'autre par Chiavennes. Les deux vallées de la Valteline devraient donc être réunies à l'Italie, puisqu'elles versent leurs eaux dans l'Adda et que l'on ne peut défendre la tête de la ligne de l'Adda, sans occuper ces deux vallées. Le reste de la ligne serait ensuite facile à défendre, parce que la ligne est naturellement défendue dans sa partie supérieure par le lac de Como et qu'elle pourrait l'être dans sa partie inférieure par le cours de la rivière, si l'on en défendait les principaux passages, et surtout si l'on fortifiait Lecco, Trezzo, Cassano et Lodi. La place de Pizzighitone défend l'extrémité inférieure de cette ligne; et une forteresse à Plaisance, sur la rive droite du Pô, avec un pont sur le fleuve, ne laisserait rien à désirer pour sa défense. Mais cette ligne a le grand inconvénient de pouvoir être tournée par la vallée de Lugano, qui est occupée par le lac de ce nom et qui se prolonge au sud jusqu'à Mendrisio. Il faudrait donc que cette vallée fût

réunie, comme la Valteline, à l'Italie, puisqu'elle entre dans son système de défense.

La ligne du Tésin, qui vient après celle de l'Adda, est la dernière ligne défensive de l'Italie contre l'Autriche; mais cette ligne ne couvre que Turin et le Piémont, et laisse à découvert Milan et toute la Lombardie. Le Tésin est le plus grand affluent du Pô : il est large, profond et n'est pas guéable. Il serait donc facile à défendre; mais sa défense exigerait un trop grand déploiement de forces, parce qu'il a un cours très-long depuis sa source au mont Saint-Gothard jusqu'à son embouchure sous Pavie. Ce fleuve est formé, comme l'Adda, de deux affluents : l'un, et c'est le Tésin propre, descend du mont Saint-Gothard par Bellinzona dans le lac Majeur, et l'autre connu sous le nom de Toccia y descend par Domo d'Ossola du pied des montagnes qui lient le mont Saint-Gothard, d'un côté au mont Furca, et de l'autre au Simplon.

Le lac Majeur s'ouvre à la descente des Alpes comme un entonnoir, et il est tout parsemé d'îles, qui semblent flotter sur les eaux comme des corbeilles de fleurs. On s'élève avec le Tésin de Bellinzona par Aïrolo sur le mont Saint-Gothard, d'où l'on descend avec le Rhin à Coire ou avec la Reus à Altorf; et l'on s'élève avec la Toccia de

Domo d'Ossola par Crodo sur le mont Furca, d'où l'on descend avec l'Aar à Meiringen ou avec le Rhône à Brig dans le Valais.

La première de ces routes est accessible aujourd'hui à l'artillerie; et ce sont les Suisses qui semblent l'avoir ouverte exprès pour les Autrichiens. Cette route remonte d'Altorf la Reus jusqu'à ses sources, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, et traverse la rivière sur plusieurs ponts d'une très-grande hauteur. Celui qu'on a construit, à côté de l'ancien pont du Diable, s'élève de 25 pieds plus haut et le surpasse en solidité, comme en élégance. Tous ces ponts sont bâtis avec d'énormes blocs de granit, et ressemblent à des ouvrages de géants. On s'élève par des détours ménagés avec art sur la crête du Saint-Gothard, et l'on descend par des détours semblables à Aïrolo et d'Aïrolo à Bellinzona; d'où l'on va par Lugano et Como à Milan. C'est aujourd'hui la grande route de la Suisse en Italie.

On ne pourrait défendre aujourd'hui la ligne du Tésin, qu'en occupant sa tête et en gardant avec un camp retranché les débouchés du mont Saint-Gothard, et il faudrait occuper à l'autre extrémité de cette ligne Pavie avec un pont sur le fleuve. Une forteresse à la Stradella au-delà du Pô compléterait sa défense et ne permettrait pas à l'ennemi de la tourner, quand même il aurait

pénétré sur la rive droite du Pô. La ligne du Tésin ainsi flanquée, d'un côté par les plus hautes montagnes des Alpes, et de l'autre par les derniers contre-forts des Apennins, est sans contredit la meilleure ligne défensive du Piémont contre l'Autriche.

Telle est la meilleure manière de défendre l'Italie contre les Allemands et les Autrichiens; mais tant que ceux-ci occuperont le revers méridional des Alpes depuis les sources de l'Izonzo jusqu'à celles de l'Adda, et qu'ils pourront pénétrer dans la Péninsule des deux côtés, par les cols des Alpes, et le long du littoral avec le cours des eaux, les Italiens n'auront d'autre moyen de défense contre eux que de garder les principaux débouchés des vallées et de se replier d'une ligne à l'autre, depuis celle de l'Izonzo jusqu'à celle de l'Adige, et même depuis celle de l'Adige jusqu'à celle du Tésin. Une attaque isolée sur la ligne des Alpes ou sur la ligne des rivières, le long du littoral, peut être aisément repoussée; mais une attaque combinée sur les deux lignes à la fois ne peut pas être repoussée, ou ne l'être que difficilement, parce que, lorsque vous vous défendez sur un point, l'ennemi vous tourne sur un autre.

Les Italiens n'ont pas seulement à se défendre sur la ligne des Alpes contre les Autrichiens, qui peuvent entrer en Italie à travers la chaîne alpine

depuis Trieste jusqu'au mont Saint-Gothard, ils ont encore à s'y défendre contre les Français qui peuvent pénétrer en Italie à travers l'arc du demi-cercle, depuis le mont Saint-Gothard jusqu'à Nice; mais cette défense est beaucoup plus facile sur le côté de la France que sur celui de l'Autriche, parce que les Italiens occupent sur le premier côté la crête des Alpes que les Autrichiens occupent sur l'autre, et qu'ils s'étendent même par la Savoie jusque sur leurs revers.

On peut de la Suisse et de la Savoie pénétrer en Italie par les cols du Saint-Gothard, du Simplon, du mont Rosa, du grand et du petit Saint-Bernard et par celui du mont Cénis; et l'on peut y pénétrer du Dauphiné et de la Provence par les cols du mont Genèvre, du mont Viso, par celui de l'Argentière et par les gués du Var.

Le passage du mont Saint-Gothard conduit d'Altorf à Bellinzona, celui du Simplon à Domo d'Ossola, celui du mont Rosa dans la vallée de la Sésia, le passage du grand ainsi que celui du petit Saint-Bernard dans la vallée de la Baltéa, celui du mont Cénis dans la vallée de la Doira, celui du mont Genèvre dans la vallée de Fénestrelles, celui du mont Viso dans la vallée de Pignerol, celui de l'Argentière dans la vallée de la Stura, et l'on n'a qu'à franchir le Var pour entrer de la Provence dans le comté de Nice; mais il

faut ensuite traverser le col de Tende pour pénétrer dans le Piémont.

Les cols du mont Saint-Gothard, ouverts aujourd'hui à l'artillerie, se défendent d'eux-mêmes par leur grande élévation; mais la route de Genève à Milan par le Simplon, la plus belle route des Alpes, et qui débouche en Italie par Domo d'Ossola, ne pourrait être défendue qu'avec un camp retranché. De Domo d'Ossola au lac Majeur, il y a plusieurs positions faciles à garder, et entre autres celle du château d'Arône, que les princes Borrhomées ont autrefois défendue avec une poignée de soldats contre les Suisses et les Allemands. La ligne du Tésin forme de ce côté la première ligne défensive de l'Italie contre une armée venant de la Suisse, comme elle en forme la dernière contre une armée venant de l'Autriche.

Les cols du mont Rosa, qui débouchent en Italie dans la vallée de la Sésia, sont par leur élévation d'un accès aussi difficile que ceux du mont Saint-Gothard et n'ont point encore été ouverts par une grande route; mais ceux du grand et du petit Saint-Bernard, qui débouchent dans la vallée de la Baltéa et qui étaient fermés jadis par le fort de Bard et par la forteresse d'Ivrée, sont aujourd'hui sans défense. Il faudrait rétablir ces fortifications ou les remplacer par d'autres.

Les cols de la chaîne alpine deviennent ensuite plus accessibles, parce qu'ils s'abaissent progressivement comme les pics dont ils sont couronnés. Mais tous ces cols ne sont pas ou sont mal défendus; et de toutes les vallées dans lesquelles ils débouchent, la vallée de la Stura est la seule qui soit défendue par une bonne forteresse: elle l'est par celle de Coni, qui défend tout à la fois les débouchés du col de l'Argentière et ceux du col de Tende. Il faudrait aussi défendre les cols qui débouchent dans les autres vallées. On pourrait défendre avec un camp retranché le col du mont Cénis, par où passe la belle route de Lyon à Turin, et fermer tous les autres cols avec des tours casematées, construites sur les pics dominants. On pourrait même, comme on l'a proposé dans ces derniers temps, cuirasser ces tours ou les revêtir à l'extérieur, sur certains points saillants, de blocs de fer à l'épreuve du boulet (1). C'est le genre de construction le plus simple pour défendre les passages des hautes montagnes, ou du moins pour y arrêter l'ennemi. Or c'est vaincre l'ennemi

(1) Bien entendu qu'il faudrait donner au bloc de fer ou de fonte l'épaisseur nécessaire pour résister au boulet, ou pour le briser sans être brisé lui-même. Voyez l'Essai sur la guerre défensive du colonel Paixhans, ch. 6 et suivants; ouvrage rempli de vues neuves.

que de l'arrêter ou de le retarder dans ces hauts et âpres lieux, où il faut qu'il avance au risque de périr de froid.

Il y a sur la crête des Alpes, comme sur celle de toutes les grandes chaînes, des points élevés ou des pics, d'où l'on plonge sur les deux versants opposés; et il y a des points bas ou des brêches, où les eaux des deux versants opposés viennent presque se toucher et ne sont plus séparées que par des arêtes légères. Ce sont ces points qu'il faut principalement défendre, parce qu'ils donnent ou commandent les passages; et quand on ne peut les occuper, il faut du moins défendre leurs débouchés. C'est le genre de défense qui convient le mieux dans les Alpes contre les Français et les Autrichiens.

Dans les pays de montagnes, des forts valent mieux que des forteresses, parce qu'ils emploient moins de troupes, et qu'il s'agit là surtout de fermer des passages, plutôt que d'offrir un asile ou un appui à une armée, qui ne pourrait pas y trouver des subsistances. Les grandes forteresses doivent en général être placées sur des points stratégiques dans la direction des grandes routes; mais dans les passages difficiles des montagnes, il suffit d'occuper les pics dominants avec de petits forts ou même avec de simples tours.

Le roi de Sardaigne, le maître actuel du Pié-

mont, vient de relever les anciennes fortifications d'Exiles et de Fénestrelles, et il en a construit de nouvelles sur le revers occidental des Alpes et en particulier sur celui du mont Cénis; mais, au lieu de fortifier les cols qui débouchent dans le Piémont, il a fortifié ceux qui débouchent dans la Savoie, c'est-à-dire, qu'au lieu de fermer les portes de l'Italie, il a voulu s'ouvrir celles de la France. Le fort Bramant, élevé au pied du mont Cénis, à quelques marches de Grenoble et même de Lyon, n'est qu'une position offensive et menaçante contre ces deux villes françaises, et pourrait bien un jour éprouver le sort du fort Barraux, destiné, comme tous ceux du revers occidental des Alpes, à couvrir plutôt les avenues de la France que celles de l'Italie (1). Les rois de l'Europe, ligués contre Napoléon, ont fait par rapport à nos frontières ce que Napoléon avait fait lui-même par rapport aux leurs, parce qu'une injus-

---

(1) Il paraît que l'on a bâti le fort ou plutôt la forteresse de Bramant, pour y remiser une armée pendant l'hiver ; car dans cette saison la Savoie ne pourrait pas être défendue contre une armée française, parce que les neiges des Alpes interrompent alors les communications avec le Piémont, et qu'avant la construction de cette forteresse, il n'y en avait point d'autre en Savoie où une armée piémontaise pût se retirer en hiver.

tice en amène toujours une autre. Nous nous étions alors ouvert des portes sur l'Italie ainsi que sur l'Allemagne, et ils s'en sont ouvert eux-mêmes, par représailles, sur la France, tant sur notre frontière du nord que sur celle de l'est. Par Mons et Charleroi qu'ils ont très-bien fortifiés, et par Philippeville, Marienbourg et Chimai qu'ils ont détachés de notre territoire, ils peuvent maintenant tourner à son extrémité orientale notre frontière du nord entre la mer et la Meuse, et descendre, presque sans obstacle, avec l'Oise, l'Aisne et la Marne à Paris : ils peuvent même, par Sarre-Louis et en évitant Metz, s'ouvrir un passage à travers notre frontière orientale entre la Meuse et la Moselle, et pénétrer jusqu'au cœur de la Lorraine et même de la Champagne. Il est vrai qu'ils n'ont pu mordre sur notre frontière des Vosges, entre la Moselle et le Rhin; mais ils ont par l'occupation de Landau tourné du côté du nord notre frontière du Rhin, et par la démolition de Huningue, ils se sont ouvert du côté du sud un passage libre en Franche-Comté et en Bourgogne. Enfin le souverain du Piémont, en nous reprenant la Savoie et le comté de Nice, a voulu déboucher à son gré dans le Dauphiné et la Provence, tandis que dans son intérêt, comme dans celui de l'Italie, il aurait dû se contenter de fermer les portes des Alpes et d'en garder les clefs, parce que c'est ordinaire-

ment par ces portes que les Français pénètrent en Italie.

Mais les Français ne peuvent pas seulement pénétrer en Italie par les cols des Alpes, ils peuvent y entrer encore par le littoral ligurien, en traversant le Var devant Nice et en marchant de Nice sur Gênes le long du littoral, par le chemin de la Corniche. Le Var (1), qui descend du col de l'Argentière dans la Méditerranée, entre Nice et Antibes, est presque guéable dans tout son cours et n'est pas une bonne ligne de défense. Pour en défendre les passages, il faudrait le border de redoutes, à sa sortie des montagnes, et bâtir à son embouchure un fort qui en barrât les eaux, détruisît les gués et donnât des inondations. Le Var franchi, une armée française peut enlever Nice d'emblée et pénétrer par le col de Tende dans le Piémont, ou parcourir tout le littoral ligurien depuis Nice jusqu'à Gênes, et même, si elle avait pris Gênes, jusqu'à Sarzane vers l'embouchure de la Magra, en occupant successivement tous les débouchés des Alpes et des Apennins sur la mer; mais elle ne pourrait pénétrer ensuite

(1) Le Var est formé de deux affluents, dont l'un vient du mont Pélouse; et l'autre, connu sous le nom de Tinéa, du col de l'Argentière.

dans la vallée du Pô qu'à travers les cols de l'une ou de l'autre chaîne : en sorte que cette armée, après avoir envahi tout le littoral ligurien, ne serait pas plus avancée en Italie qu'une armée autrichienne qui aurait envahi tout le littoral vénitien, depuis l'Izonzo jusqu'à l'Adige. Gênes joue le même rôle militaire sur le littoral ligurien que Vérone sur le littoral vénitien : or les Italiens sont aussi intéressés à défendre le premier de ces littoraux que le second, pour ne pas être pris de revers dans la défense de leur pays, à l'ouest comme à l'est des Alpes, parce qu'ils ne pourraient pas plus résister à une attaque double du côté de la frontière française, que du côté de la frontière autrichienne. Si les Autrichiens pénétraient tout à la fois en Italie par le littoral de Venise et par les débouchés du mont Brenner, et si les Français y pénétraient en même temps par le littoral de la Ligurie et par les débouchés du Simplon, ou par la route de Nice et par celle de Genève, les Italiens ne pourraient plus se défendre contre les premiers au-delà de l'Adige, ni contre les seconds au-delà du Tésin, parce qu'ils seraient tournés par les uns sur le littoral vénitien, et qu'ils pourraient l'être par les autres dans la vallée supérieure du Pô. Mais si les Autrichiens et les Français ne pouvaient plus désormais attaquer l'Italie à l'est, comme à l'ouest, que d'un seul

côté, sur la ligne des Alpes ou sur celle de l'un ou de l'autre littoral, les Italiens pourraient aisément se défendre contre eux, parce qu'en s'établissant sur un point central, comme à Vérone ou à Turin, ils n'auraient qu'à pivoter sur les rayons d'un arc, dont l'ennemi serait obligé de défendre toute la circonférence. Le grand danger de l'Italie vient donc de ce que, par le développement de ses frontières, elle peut être attaquée sur deux côtés à la fois par les Français et par les Autrichiens, par les uns sur le littoral ligurien et sur le pourtour des Alpes, et par les autres sur le pourtour des Alpes et sur le littoral vénitien. Or les Italiens ne peuvent se garantir de cette double attaque qu'en défendant à la fois la ligne des Alpes et celle des deux littoraux.

Le littoral ligurien n'est pas au reste plus difficile à défendre que le littoral vénitien : il est même plus facile à garder avec une petite armée, d'abord parce qu'il est plus étroit, et ensuite parce qu'il est mieux défendu par la place de Gênes, que le littoral vénitien ne l'est par celle de Vérone. Il y a sur le littoral ligurien, depuis Nice jusqu'à Savone, où finit la chaîne des Alpes et commence celle des Apennins, trois lignes de défense que l'on peut successivement occuper, la droite appuyée aux Alpes, la gauche à la mer : la première est la ligne de la Roya à la hauteur

de Vintimille, la seconde celle de la Taggia vers San-Remo, et la troisième celle de l'Arosoïa vers Loano.

La ligne de la Roya a sa droite au col de Tende sur la crête des Alpes, son centre à Saorgio et à Briglio, et sa gauche à Vintimille sur la mer. La forteresse de Saorgio et un fort sur les hauteurs de Briglio serviraient d'appui à cette ligne, qui n'a d'autre inconvénient que de laisser Nice et Villefranche à découvert; mais elle couvre la belle chaussée qui conduit de Nice à Turin par le col de Tende.

La ligne de la Taggia a sa droite à Monte-Tanarda et au col Ardenté, son centre à Monte-Cappo et sa gauche à San-Stéphano sur la mer. Cette ligne laisse San-Remo à découvert; mais elle couvre Port-Maurice, Oneille et la route qui conduit d'Oneille par le col Ardenté dans le Piémont.

La ligne de l'Arosoïa appuie sa gauche à la mer, vers le village de Borghéto, sur un mamelon qui domine toute la plaine de Loano, et elle appuie sa droite à une hauteur isolée, facile à défendre et d'où l'on communique par d'autres hauteurs plus ou moins escarpées jusqu'à la crête des Alpes, et même jusqu'à des hauteurs, qui dominent la petite forteresse d'Orméa, située sur leur revers, à la tête de la vallée du Tanaro. Cette ligne

laisse Albenga à découvert; mais elle couvre Loano, Finale, Noli et Savone. N'ayant guère que cinq à six lieues d'étendue, elle est presque partout inabordable, et elle a l'avantage de couvrir tout le littoral depuis Loano jusqu'à Savone, ainsi que les divers cols qui débouchent dans la vallée du Tanaro, comme dans celle de la Bormida, et surtout le col de Cadiboné qui sépare les Alpes des Apennins et qui offre un des passages les moins difficiles pour pénétrer du littoral ligurien dans la vallée du Pô. Cette ligne est la meilleure ligne défensive de tout le littoral ligurien.

A l'est de Savone, le littoral ligurien est défendu par la place de Gênes, qui ne présente d'autre inconvénient que son immense développement, et on ne peut plus pénétrer ensuite de ce littoral dans la vallée du Pô que par le col de la Bocchetta et par les autres cols des Apennins, d'autant plus faciles à défendre qu'ils sont plus abruptes que ceux des Alpes. La petite forteresse de Gavi défend le col de la Bocchetta, celle de Novi ses débouchés, et l'on pourrait défendre les autres débouchés des Apennins avec des tours casematées ou même avec de simples redoutes.

Telles sont les principales lignes de défense qui couvrent l'Italie sur le littoral ligurien et que l'on peut occuper successivement, en se repliant de l'une à l'autre. Les Italiens ont pour les défen-

dre un grand avantage sur les Français, parce qu'ils peuvent les tourner toutes par les cols des Alpes, dont ils sont maîtres, et surtout par celui de Tende, tandis que les Français sont obligés de les attaquer de front; mais ceux-ci ont de leur côté le même avantage au-delà du Var sur le littoral de la Provence, quand ils y sont attaqués par les Piémontais ou par les Austro-Sardes. Les Français peuvent aisément défendre la ligne du Var, en occupant d'un côté Entrevaux qui domine le passage du Puget de Téniers, et de l'autre Antibes qui défend celui de Saint-Laurent, par où l'on peut entrer en Provence, d'un côté par Vence, de l'autre par Cagne; et s'ils étaient forcés sur cette ligne, ils n'auraient alors qu'à se replier de la ligne du Var sur celle du Loup et de la ligne du Loup sur celle de Siagne, jusqu'aux cols de l'Estérel; et enfin s'ils étaient poursuivis à travers ces cols jusque dans la plaine de Fréjus et dans la vallée d'Argens, ils pourraient, en remontant cette vallée, se replier par le col de Carces ou par celui de Flassans sur le plateau de Brignoles, en laissant la route de Toulon à l'ennemi et en cherchant à le tourner par la route directe et intérieure de Brignoles à Draguignan et de Draguignan à Grasse. Ils pourraient même tourner l'armée piémontaise sur les deux routes, sur la route intérieure, comme sur celle du littoral, si

elle les tenait toutes les deux et si elle y marchait sur deux colonnes, parce que les Français, maîtres ici à leur tour de tous les débouchés des Alpes, pourraient toujours la prendre à revers par la route de Sisteron à Castellane et de Castellane à Grasse. La ligne du Var est donc une bonne ligne de limite entre l'Italie et la France, et elle vaut mieux que celle de l'Izonzo entre l'Italie et l'Autriche, à l'extrémité orientale des Alpes, parce que celle-ci laisse Trieste hors de l'Italie, tandis que l'autre y comprend Nice.

Les Français ne doivent plus maintenant faire la guerre en Italie que pour aider les Italiens à en chasser les Autrichiens. Tant que ceux-ci n'occupent que le nord ou la tête de la Péninsule, le premier objet d'opération contre eux pour une armée française est la ligne du Tésin qui s'appuie par Stradella aux Apennins et qui couvre tout le Piémont, le second la ligne de l'Adige qui couvre toute l'Italie, et le troisième celle des Alpes Juliennes qui semblent s'abaisser pour ouvrir de ce côté par la Drave et la Muër un chemin facile jusqu'à Vienne. Dans les autres guerres entre la France et les divers gouvernements de l'Italie, le premier objet d'opération pour une armée française qui voudrait traverser les Alpes, au lieu de les tourner par le littoral ligurien, serait bien aussi la ligne du Tésin; mais les autres lignes

d'opération seraient ensuite celles du Pô, des Apennins, de l'Arno, du Tibre, enfin la ligne du Volturne qui couvre tout le royaume de Naples, but ultérieur de toute expédition militaire dans l'Italie, quand on veut en faire la conquête entière.

L'Italie est la contrée de l'Europe la mieux circonscrite après la Péninsule hispanique; mais elle a dans sa configuration un vice capital qui est la principale cause de son morcellement en plusieurs États et de sa faiblesse politique (1). Sa longueur n'est pas en proportion avec sa largeur. Si l'Italie finissait au mont Vélino, à la hauteur de Rome, et si tout le terrain compris entre le mont Vélino et la Sicile avait été jeté entre la Toscane, la Sardaigne et la Corse, elle aurait eu vers Parme ou vers Modène, dans la vallée du Pô, un point central, à peu près à une égale distance de tous ceux de sa circonférence. Elle aurait été dès lors bien arrondie, et une armée italienne aurait pu se porter en quelques marches de sa capitale sur toutes ses frontières; mais aujourd'hui les trois grandes îles qui forment presqu'un tiers de sa superficie, et même le royaume de Naples,

(1) Voyez les Mémoires du général Montholon, tom. III, chap. 4.

paraissent comme isolés et en quelque sorte étrangers aux intérêts du reste de l'Italie, et surtout à ceux de la vallée du Pô. Aussi la partie septentrionale de la Péninsule a-t-elle été presque toujours la proie des puissances continentales de l'Europe, et la partie méridionale celle des puissances maritimes. Lorsque le siége de l'empire eut été transféré de Rome à Constantinople, les Ostrogoths et après eux les Lombards et les Allemands s'établirent dans la vallée du Pô et l'occupèrent presque tout entière, tandis que les flottes grecques de l'empire d'Orient maintinrent long-temps encore la domination romaine sur les côtes méridionales, et qu'à la domination des Romains succéda tour à tour celle des Maures, des Normands et des Catalans; mais quoique la partie du sud soit par sa situation excentrique comme séparée de celle du nord, l'Italie tout entière par la conformité de son langage, de ses croyances, de ses mœurs, et surtout par la forte empreinte qu'elle a reçue des Romains, forme encore une seule nation; et ses souvenirs antiques, sa gloire militaire, ses arts et sa littérature finiront par la réunir un jour sous un seul et même gouvernement. Il suffit, pour faire son horoscope, de l'avoir visitée. Toutefois sa configuration trop prolongée nuira toujours à sa défense, et cette belle péninsule ne pourra jamais se défendre sans une flotte. L'Autriche, il

est vrai, son éternelle ennemie, n'en a point; et la France, qui en a une, pourrait s'en passer, parce qu'en liant par un canal la Marne à la Seine au nord de Paris, ou en transportant sa capitale derrière la Loire, vers Orléans, elle serait sans inquiétude sur le siége de son gouvernement, et qu'elle pourrait de ce point porter rapidement par terre son armée sur toutes ses frontières. Mais l'Italie réunie sous un seul gouvernement, même avec sa capitale au centre, ne pourrait pas se passer d'une flotte, parce que son armée seule ne pourrait pas défendre tout à la fois la vallée du Pô et l'État napolitain ou la tête et la queue de la Péninsule, ni moins encore les îles qui l'environnent.

On a souvent agité la question sur l'emplacement le plus convenable pour sa capitale (1). Les

(1) Les capitales ne doivent pas en général être régulièrement fortifiées, parce que le gouvernement doit s'en éloigner à l'approche des armées ennemies, pour conserver ses communications libres avec le reste du pays; mais elles doivent être placées dans des lieux d'un accès difficile, et sous ce rapport, elles ne sont nulle part mieux placées que sur des fleuves, parce qu'on peut alors les défendre avec des manœuvres d'eau. Quoi qu'il en soit, deux capitales vaudront toujours mieux qu'une seule, parce que le gouvernement peut se retirer de l'une à l'autre à l'approche de l'ennemi. Une ville très-grande, comme le sont ordinairement les ca-

uns ont désigné Naples pour offrir un asile à sa flotte, les autres Rome ou Florence pour leur cen-

---

pitales, ne peut pas être approvisionnée pour long-temps, et elle est exposée à être brûlée par des fusées incendiaires, quand elle n'est pas tout entière bâtie en pierres; et si, on veut alors la couvrir avec une armée, cette armée peut être obligée à livrer une bataille avec des chances défavorables, parce qu'elle ne peut pas changer sa ligne d'opération, et que si elle est vaincue, elle est réduite à abandonner la capitale, ou à s'y renfermer pour y être immédiatement bloquée : ce qui dans l'un ou l'autre cas peut entraîner la ruine de tout l'État. Les Français, et les Italiens réunis en un seul corps de nation, devraient donc avoir deux capitales : les premiers en avoir une derrière la Seine ou du moins derrière un canal dérivé de la Seine, et l'autre derrière la Loire; et les seconds devraient en avoir une derrière le Pô, et l'autre derrière les Apennins. Si j'étais Italien, j'aimerais presque autant pour capitale Florence que Rome, mais j'aimerais mieux Plaisance que Milan; et si j'étais Piémontais, j'aurais transporté les fortifications d'Alexandrie à Stradella, bien sûr que j'aurais pu braver dans une position aussi resserrée tous les efforts de l'Autriche. On pourrait même, dans un grand État comme la France, au lieu de deux capitales, en avoir trois : une à Paris derrière un canal de la Seine, une autre vers Orléans ou Tours derrière la Loire, et la troisième à Lyon derrière le Rhône. D'autres qui ne voudraient qu'une seule capitale, mais très-centrale, pourraient la placer près de Nevers, dans cet angle de terre, qui est entre la Loire et l'Allier, et que l'on isolerait aisément par une coupure tirée d'une rivière à l'autre, en y formant un vaste camp retranché, capable de renfermer dans son enceinte tous nos établissements militaires.

tralité et la facilité de leur défense, d'autres enfin Milan, comme plus rapprochée de la frontière des Alpes où doit être établie sa principale ligne défensive; mais Naples est trop éloignée de cette frontière et Milan n'est couverte que par la ligne des Alpes, tandis que Florence et Rome le sont encore par la ligne du Pô et par celle des Apennins. Rome a d'un autre côté cet avantage sur Florence, qu'elle est plus grande et qu'elle offre plus de ressources pour une capitale : que, par son voisinage de la Méditerranée, elle est presque aussi rapprochée des ports de Gênes et de la Spezzia, et qu'elle l'est davantage de ceux de Naples et de Tarente, les points maritimes les plus importants de l'Italie: que, par sa proximité d'Ancône, elle peut veiller aussi bien que Florence à la défense de l'Adriatique et à celle de Venise : enfin que Rome existe avec tous ses monuments antiques et l'auréole de sa gloire, et qu'elle a pour elle la magie de ses souvenirs et de son nom.

Aucune contrée de l'Europe, pas même la Grèce et l'Espagne, n'est mieux située que l'Italie pour régner sur la Méditerranée : elle la coupe par la Sicile en deux bassins, et elle domine dans l'un par le port de la Spezzia, et dans l'autre par celui de Tarente: elle a 230 lieues de côtes sur la Méditerranée depuis Nice jusqu'au détroit de Messine, autant sur l'Adriatique depuis Trieste jusqu'à

Otrante, 120 sur la mer ionienne et le golfe de Tarente, et 530 sur le pourtour de ses trois principales îles, en tout 1100 lieues sur toute sa circonférence. La France n'a que 130 lieues de côtes sur la Méditerranée et 470 sur l'Océan, et l'Espagne n'en a que 500 sur la première de ces mers et 300 sur l'autre, si l'on retranche le Portugal. L'Italie a donc 500 lieues de côtes de plus que la France, et 300 de plus que l'Espagne. La France n'a de grands ports militaires que Brest sur l'Océan, et Toulon sur la Méditerranée; et l'Espagne n'a sur l'Océan que le Ferrol et sur la Méditerranée que Carthagène, tandis que l'Italie a sur la Méditerranée la Spezzia et Naples, sur la mer ionienne Tarente et sur l'Adriatique Venise, sans compter les ports nombreux de ses îles, et en particulier ceux de Messine et de Malte qui dominent les deux passages du bassin occidental au bassin oriental de la Méditerranée.

Mais l'Italie ne pourra recouvrer tous les avantages de sa position maritime que lorsqu'elle aura une flotte, et elle n'aura de flotte que lorsqu'elle sera réunie sous un seul et même gouvernement. Jusqu'ici elle a été partagée en des États trop petits, qui n'ont jamais eu séparément, ni même réunis, assez de forces en eux-mêmes pour rejeter les Autrichiens au-delà des Alpes : ils ne le pourraient guère aujourd'hui qu'avec le secours

des Français, et pour se débarrasser des Français, il leur faudrait ensuite recourir aux Autrichiens : lutte continuelle et sanglante, qui jusqu'à nos jours a désolé l'Italie et finirait par la ruiner. Il faut espérer cependant, pour l'honneur de l'humanité, que les Français vivant aujourd'hui sous un gouvernement plus modéré qu'autrefois, et par cela même mieux éclairés sur leurs intérêts, seraient aussi désormais plus généreux, et que, contents de leurs limites aux Alpes, ils ne voudraient plus les franchir pour s'extravaser en Italie; mais l'Italie doit chercher maintenant à s'affranchir par elle-même et sans le secours des étrangers, et elle le peut, en adoptant une meilleure circonscription et de meilleures formes de gouvernement. Elle est aujourd'hui divisée en trop d'États : il faudrait qu'elle ne le fût plus qu'en trois, le plus élevé au nord circonscrit à la crête des Alpes, et limité d'un côté sur la Méditerranée à la Magra vers Sarzane, et de l'autre sur l'Adriatique, aux bouches du Pô vers Ravennes; le second au mont Vélino, en comprenant la Toscane et tout l'État romain, et le troisième à la Sicile, en comprenant tout l'État napolitain. Si l'Italie était divisée en plus d'États, on ne pourrait pas établir entre eux un concert; et si elle ne l'était qu'en deux, ces deux États seraient toujours en guerre l'un avec l'autre, tandis qu'un troisième État in-

termédiaire balancerait les deux autres, en se jetant du côté du plus faible, pour ne pas devenir lui-même la proie du plus fort; mais il faudrait que ces trois États fussent unis par une fédération politique, afin qu'il y eût toujours entre eux un arbitre et qu'ils pussent, avec leurs forces réunies, se défendre contre les étrangers, et contribuer par leur poids à maintenir l'équilibre européen. Ils devraient même se fédérer, ne fût-ce que pour faire disparaître les lignes de douanes qui les séparent et pour adopter sur les mers un pavillon commun, qui pût les protéger contre les pirates de l'Archipel et de la côte barbaresque; mais l'Autriche ne devrait pas avoir le protectorat de cette fédération, parce qu'étant moins civilisée que l'Italie, elle ne pourrait qu'en retarder la civilisation, et qu'elle n'a pas au fond plus de droits que la France ni qu'aucune autre puissance européenne à exercer la suprématie en Italie. L'Italie fédérée doit se protéger elle-même par une force qui lui soit propre, sans être obligée de recourir à une force étrangère.

Rien ne serait au reste plus aisé que d'arriver à cette fédération, en reléguant les Autrichiens hors de l'Italie et en y fédérant entre eux les divers États qui y existent, ou en les réduisant à trois, pour donner plus de force à chacun d'eux. Le cadre de chacun de ces États existe déjà dans

le Piémont, dans l'État romain et dans l'État napolitain. Il ne s'agirait que d'agrandir ce cadre, et de donner au premier de ces États toute la haute Italie, d'un côté jusqu'à Sarzane, et de l'autre jusqu'à Ravennes, au second toute l'Italie moyenne ou la Toscane et l'État romain, et au troisième toute l'Italie inférieure ou tout l'État napolitain jusqu'en Sicile, en cherchant aux princes dépossédés des compensations dans la Sardaigne, et même dans la Corse, que la France pourrait échanger contre la Savoie (1). On pourrait même leur trouver des compensations dans des établissements coloniaux, voisins de l'Europe, et en particulier sur le pourtour africain de la Méditerranée, comme en Barbarie, en Égypte, et même en Morée, en Crête et en Chypre. Les princes dépossédés aimeraient mieux sans doute en trouver dans l'Italie même, et ils convoiteraient tous naturellement le trône romain, qui pourrait leur être dévolu après la mort du titulaire, puisqu'il n'est occupé que par un prince électif; mais les droits d'un prince électif ne sont pas moins res-

(1) La réunion de la Savoie à la France lui serait plus utile que celle de la Corse; car la Savoie simplifierait notre circonscription militaire et notre système de douanes, tandis que la Corse nous coûte en frais d'administration et de garde beaucoup plus qu'elle ne nous rapporte.

pectables, d'après les lois de la morale, que ceux d'un prince héréditaire, parce que tous ces droits, quand ils ne sont pas uniquement fondés sur la force, dérivent de la même source, les uns d'une élection renouvelée à chaque règne, les autres d'une élection première, faite pour plusieurs règnes ou pour toute une dynastie, et que les uns et les autres appartiennent aux nations, plutôt qu'aux individus qui les exercent. On ne pourrait donc pas plus déposséder les princes électifs que les princes héréditaires, sans une juste et préalable indemnité. Or il serait plus aisé de trouver hors de l'Italie des indemnités pour les princes héréditaires que pour les papes, parce qu'on ne pourrait pas transférer les papes hors de Rome, sans dépouiller le siége de Rome de sa suprématie politique, ni le dépouiller de sa suprématie politique sans lui ôter sa suprématie spirituelle ou sa primauté, qui lui est nécessaire pour maintenir l'unité du catholicisme, et même celle du christianisme. Quand les chrétiens n'auraient plus dans Rome un centre d'unité, chaque nation voudrait expliquer le christianisme à sa manière, et il y aurait autant de branches du christianisme, qu'il y aurait de nations chrétiennes. C'est ce qui est déjà arrivé parmi les nations protestantes, et ce qui arriverait parmi les nations catholiques. Tous les princes catholiques, et même

les princes protestants, qui tiennent autant que les princes catholiques à leur religion, sont donc intéressés à maintenir le pape à Rome avec sa suprématie politique, pour y maintenir sa suprématie spirituelle, et l'existence même du christianisme. Après la destruction de l'Empire romain, Rome dut sa prééminence à la religion chrétienne, et la religion chrétienne dut sa splendeur à Rome. Le monde, habitué à recevoir des ordres de la cité éternelle, en reçut de ses pontifes, quand il n'en reçut plus de ses empereurs; et sans le christianisme, cette superbe cité, cachée dans la vallée du Tibre, aurait subi le destin de Babylone et de Memphis, ensevelies sous l'herbe au milieu des déserts.

Il faut donc maintenir le pape à Rome, si l'on veut conserver le christianisme en Europe. Or, toute l'Europe est plus ou moins intéressée à conserver le christianisme, parce que c'est au christianisme qu'elle doit en partie sa civilisation. Les religions, en général, en perfectionnant l'homme, perfectionnent aussi les sociétés politiques. Or de toutes les religions connues, le christianisme est celle qui les perfectionne le mieux, parce que c'est celle qui fait le mieux connaître à l'homme son principe et sa destination. Si toutes les religions étaient également fondées sur la croyance en un seul Dieu et en sa providence sur l'univers,

l'homme d'état pourrait jusqu'à un certain point rester indifférent au sort des diverses religions, puisque à ses yeux l'une pourrait toujours sous quelques rapports en remplacer une autre; mais tant qu'on verra dans notre Europe la masse du peuple ignorante et entraînée par son ignorance même à la superstition, quel est celui qui osera toucher à la religion établie, quand cette religion n'est pas contraire à la religion naturelle?

L'Italie n'est maintenant pour les nations de l'Europe les plus voisines qu'un champ de bataille, et pour les autres qu'un musée de beaux-arts, tandis que par sa position centrale, par le nombre et le génie de ses habitants, elle peut contribuer à l'harmonie de toutes et à la paix du monde. Que l'Italie passe donc de son état actuel à un état fédératif, et elle arrivera graduellement par la fédération à une union intime : c'est la destination que lui a marquée la nature, en donnant à ses divers états une défense commune dans la chaîne des Alpes. L'Italie a autrefois civilisé le monde par ses conquêtes, et elle est appelée aujourd'hui à le civiliser par ses lumières. Il faut qu'elle accomplisse ses destinées : *Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus, Magna virûm.* Virg. Georg. liv. II.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Pages

Avant-propos..... 5

SECTION PREMIÈRE.

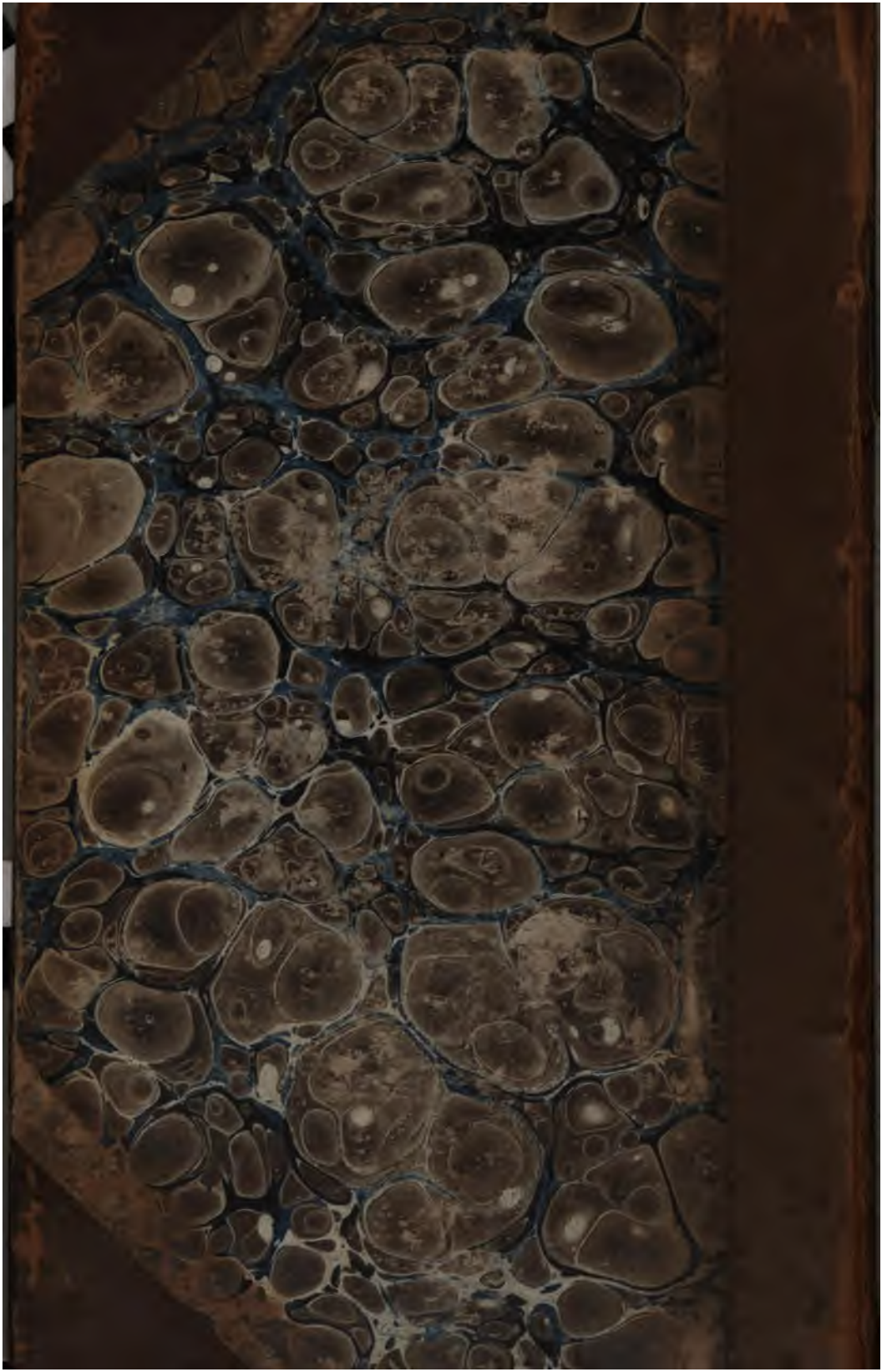
De l'expédition d'Annibal en Italie..... 10
Départ d'Espagne et marche d'Annibal à travers la France. 11
Marche d'Annibal en Italie..... 17
Combat du Tésin..... 19
Bataille de la Trébia..... 22
Bataille de Trasimène..... 27
Bataille de Cannes..... 40
Bataille de Zama en Afrique..... 59

SECTION DEUXIÈME.

De la meilleure manière d'attaquer et de défendre l'Italie..... 72

Pages

De la superficie, de la charpente et de la configuration de l'Italie..... 73
Des divers États de l'Italie..... 88
Des frontières maritimes de l'Italie..... 94
De ses frontières continentales..... 95
De la meilleure manière d'attaquer et de défendre l'Italie sur sa frontière des Alpes, depuis l'Adriatique jusqu'au mont Saint-Gothard..... 96
Depuis le mont Saint-Gothard jusqu'à la Méditerranée.. 107
De la nécessité d'une fédération et d'une union intime entre les divers États de l'Italie, pour leur défense commune..... 126
Des moyens d'opérer la fédération et l'union de toute l'Italie..... 127

Nota. La carte doit être placée après l'Avant-propos, entre les pages 8 et 9.

Erratum. A la page 12, ligne 6, au lieu de Tarragone, lisez Tortose.